

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

revue littéraire
et scientifique

162

quatorzième année

Juin 1967

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française ..	38 F	19 F
Etranger	50 F	25 F
Abonnement de soutien : 1 an : 45 F — Etranger : 60 F		
Abonnement d'honneur :	100 F	
Le numéro :	3,50 F	

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

*La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.*

Timbre pour toute correspondance.

0,50 F pour tout changement d'adresse

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhagen. K.

Forbundet av 1948. Postbox 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuellt likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.

One, 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

C.C.L., 38, rue de La Fourche, Bruxelles

Renseignements à « Arcadie »

« Copyright « Arcadie 1967 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS

Dépôt légal 1967. N° 413 — Imprimé en France

A R C A D I E

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

QUATORZIÈME ANNÉE

JUIN 1967

SOMMAIRE

Un plus vaste combat, par ANDRÉ BAUDRY	281
Sexe et religion par MARC DANIEL (<i>suite et fin</i>)	287
Au bois lascif, par B. DURAND	299
Un modèle de rupture, par ANDRÉ CLAIR	304
Homosexualité	308
Gide et Proust, deux attitudes face à l'homosexualité, par BERNARD FAY	314

LIVRES :

<i>Gérardo Lain</i> , de M. del CASTILLO	319
<i>La mauvaise pente</i> , de Gore VIDAL	320
<i>Sexualité et répression</i>	321
<i>Y a-t-il encore des hommes ?</i> de Françoise d'EAUBONNE....	323
<i>Les Précieux</i> , de Bernard FAY	324

THÉÂTRE :

<i>L'Architecte et l'Empereur d'Assyrie</i>	325
---	-----

POUR TOUT CE QUI CONCERNE L'IMMOBILIER

ACHATS - VENTES - ECHANGES - LOCATION VENTE

**avec possibilité d'un crédit maximum pouvant atteindre
80 %, réglable en dix ans,**

intérêt : 8,64 %

**Actuellement plusieurs studios à céder
avec 4 000 F comptant — Solde 15 ans**



Vous vous adressez en confiance à :

XAVIER DE MONGALON

Tél. : 222-74-20 (6 lignes groupées) ou 222-94-20



**A votre disposition pour tous travaux
d'aménagement et sanitaire**

***Très nombreuses transactions réalisées avec des Arcadiens
à la satisfaction de chaque partie.***

UN PLUS VASTE COMBAT

par ANDRÉ BAUDRY.

L'actualité quotidienne, sous toutes ses formes, a souvent permis de publier en ces pages, *Le Combat d'Arcadie*.

Mais chacun sait qu'il en est d'autres, aussi importants, aussi humains. Plusieurs fois encore, dans cette revue, nous avons demandé aux homophiles d'élargir leur horizon, de ne pas se replier sur eux-mêmes, quelles que soient leurs difficultés, et de regarder autour d'eux.

De n'être pas hors du monde, mais dans le monde.

De ne pas vivre à part, séparés, en cultivant jalousement ce qui les différencie de la majorité, à se complaire ainsi en eux-mêmes, à fabriquer eux-mêmes un ghetto...

Nous sommes dans le monde, nous sommes du monde, et de ce monde, comme les homophiles d'hier auraient dû être peut-être davantage de leur époque. Nous n'aurions certainement pas à reparcourir, aujourd'hui, le long chemin nécessaire pour être à côté des autres.

Certes, puisque la société ne nous veut pas encore tels que nous sommes, et que certaines sociétés locales nous éjectent même de par des lois rigoureuses, il est quasi obligatoire que nous formions une minorité, et que nous nous groupions, d'où ces associations homophiles de plus en plus nombreuses et agissantes dans le monde du XX^e siècle.

Et puisque souvent on nous condamne sans nous connaître, la nécessité de cette presse, de ces ouvrages scientifiques ou de cette littérature romanesque consacrés à l'homophilie.

Nous avons donc notre combat, c'est évident, et l'engageant, le perpétuant, nous n'avons en vue que l'intégration toujours plus complète des homophiles dans la société, et le désir — certes, véhément — de voir cette société nous admettre tels que nous sommes.

Je voudrais, le titre de cet éditorial, l'a dit, convier les homophiles à un plus vaste, plus large combat.

Parce que nous nous voulons hommes parmi les hommes, parce que nous avons le goût de la liberté, parce que nous savons ce que c'est que d'être rejetés, incompris, condamnés... parce que nous connaissons le poids de la solitude, de la douleur... parce que nous savons bien que nous sommes tout juste tolérés.

S'il y a des êtres humains qui plus que d'autres doivent lutter de toute leur énergie pour que la « Justice » règne en ce monde, ce sont bien les homophiles.

S'il y a des êtres humains qui plus que les partis politiques, les anti-conformistes de tous genres, les ligues des Droits de l'homme, se doivent d'être toujours sur la brèche pour exiger, partout, plus de compréhension, plus d'amour, ce sont les homophiles.

L'homophile se doit de prendre fait et cause pour tous les opprimés, les pourchassés, les condamnés, tous ceux à qui la société refuse un droit qui paraît évident, évident en tout cas en ce siècle.

Ainsi, ne combattant pas pour nous seuls, nous devons combattre pour le droit au plaisir de chaque homme, pour la liberté sexuelle, pour la liberté des naissances, pour une réglementation intelligente de l'avortement, pour une lucide éducation sexuelle chez les jeunes.

Bien sûr, nombre de groupements, d'associations, fort bien organisés, avec des moyens financiers, luttent pour ces libertés essentielles.

Les *Arcadiens* ne doivent pas les ignorer, ils se doivent de les soutenir. Et puis-je former l'espoir que ces associations ne nous boudent pas, qu'elles veuillent bien — enfin — se rendre compte que nous luttons aussi comme elles, et que tout se tient en ce domaine.

Hélas, il faut bien le dire, et le répéter, tels organes de presse qui se veulent très libres, très « avant-garde » font chorus, très souvent, pour ne pas dire toujours, avec les forces rétrogrades qui veulent notre élimination. Telles associations, gardiennes vigilantes des droits imprescriptibles de l'homme, se taisent avec un cynisme atroce lorsque les homophiles sont brimés.

La vieille Angleterre qui bouge beaucoup en ces divers domaines vient de donner de fameux exemples à certains pays qui se veulent toujours à l'avant-garde de la liberté !

L'abrogation de la loi condamnant l'homophilie, récemment la loi sur l'avortement légal...

La Presse anglaise a joué un rôle de premier plan pour l'obtention de ces droits. Elle a éclairé les intelligences de ce pays, elle a forcé la masse à suivre.

Jo disais le droit au plaisir, d'aimer comme l'on veut et qui l'on veut. On sait que les choses de l'amour, du sexe, en France essentiellement, ne sont évoquées que pour des gaudrioles, des secrets d'alcôve, les couplets fabriqués à Montmartre dans certains cabarets.

Souvenons-nous, car c'est encore bien récent, le terme péjoratif de « fille-mère » utilisé en ce pays, même officiellement. Et je suis bien sûr que dans nombre de bourgades et de villes, dans un quartier, la réprobation, la vindicte publique ont libre cours.

Le plaisir reste un péché, une honte, une déchéance, on ne doit en parler, on ne doit l'évoquer, on ne doit le décrire. Que de livres de médecins, non pornographiques donc, qui se veulent éducatifs, sont interdits à l'affichage en ce pays.

Car en effet, l'éducation sexuelle n'existe pas.

Une importante maison d'édition française avait cru bon d'éditer un livre sérieux sur cette éducation, que maîtres et parents auraient dû acheter et lire pour enfin entreprendre cette indispensable éducation sexuelle de leurs enfants : un Directeur de cette maison me dit que tous les livres sont toujours stockés. Personne ne les achète.

On s'étonnera ensuite des conversations privées des adolescents dans les cours de récréation, de leurs gestes, de leurs prouesses... on se plaindra des divorces plus tard.

Comme le dit le Dr Valensin dans le livre écrit avec le Dr Weill-Hallé : « La relation humaine la plus poussée, sans doute l'une des plus expressives : la relation sexuelle, vers laquelle tend tout l'être des jeunes, qui conditionne une grande partie de leur avenir social, est bien celle pour laquelle ils sont le moins éduqués. Dans les écoles, dans les cours techniques, dans les universités, les jeunes gens sont préparés au travail, voire à la vie civique, pas au mariage, ni à la vie familiale. A l'armée, les jeunes hommes sont entraînés au maniement des armes, mais rien pour les guider dans le choix d'une compagne, pour leur faire prendre conscience de leurs responsabilités de procréateurs, tout au plus des conseils pour ne pas « attraper de maladie ».

Pour les jeunes filles, des cours de cuisine, de coupe, voire de puériculture... dans le but d'en faire de bonnes ména-

gères, de bonnes mères... aucun service public pour les préparer à leur rôle d'épouse. »

Et nos deux médecins d'ajouter : « C'est une œuvre de longue haleine à entreprendre que d'étudier en France le problème de la régulation des naissances et celui de l'information sexuelle. »

D'ailleurs veut-on encore un autre exemple, qui ne surprendra pas beaucoup les homophiles qui savent ce qu'il faut penser du corps médical français dans l'ensemble, lorsqu'il s'agit des questions sexuelles ?

La régulation des naissances, tarte à la crème, depuis un moment, mais souvent bien mal comprise, nous en donne un exemple.

Il est question, on le sait, en France, de modifier la loi concernant tous ces aspects de la vie.

Mais voyez où la morale se glisse encore.

Le Président du conseil national de l'ordre des médecins, le professeur de Vernejoul, a cru bon de prendre position dans ce débat.

De quelle façon ! Hélas !

Fort heureusement, un professeur au collège de médecine des hôpitaux de Paris, le Dr Albert Netter, lui a répondu (*Le Monde*, I, VII, 1966).

Ce professeur va jusqu'à écrire que les déclarations du Président « nous paraissent contraires aux principes de déontologie médicale ».

Je ne résiste pas au désir de vous donner à lire ce que le courageux Dr Netter écrit : « Il est encore plus grave, nous semble-t-il, de considérer qu'un médecin puisse être amené à juger la moralité de l'attitude d'une personne qui lui vient demander conseil. Nos vieux maîtres, Sergent, Louis Ramond, Etienne May, André Lemierre, nous apprenaient que si une femme avait été sujette à des accidents gynécologiques dus à une grossesse, nous devions l'appeler « Madame », sans nous inquiéter de savoir si elle était mariée ou non. Nous sommes profondément choqués qu'un médecin puisse considérer qu'il doit avoir une attitude différente vis-à-vis d'une femme selon qu'elle est mariée ou non. Le secret professionnel, nous a-t-on appris, est destiné à permettre une confiance totale du malade à l'égard du médecin. Comment pourrait-il garder cette confiance si le médecin s'érige en censeur des mœurs de son client. C'est pourtant ce qu'entend le président du conseil de l'ordre lorsqu'il nous dit qu'il aimerait savoir si ce centre de planning se borne à donner des conseils aux jeunes ménages d'étudiants

mariés et s'il les refuse à une jeune fille non mariée en soit d'émancipation.

Voilà donc le medecin amené à demander son identité à la personne qui le consulte et transformé en policier : est-ce là une attitude médicale ? ».

Je suis certain, chers lecteurs, que ce texte vous fait réfléchir et vous montre ce que dont encore capables les de Vernejoul et autres.

Notre combat s'étend donc à ce point et nous sommes solidaires de ceux qui travaillent en ces domaines.

Sera-ce tout ? Certes non.

Et la liberté d'expression ! Inscrite dans les Constitutions de la plupart des pays !

Que de restrictions apportées par exemple en France à la loi de 1881.

Devrait-il être permis à un service du Ministère de l'Intérieur de condamner certains livres, sans procès ? sans entendre l'auteur, l'éditeur... des personnalités compétentes pour donner un jugement équilibré.

Un simple décret, cela suffit.

Et les Tribunaux, après coup, parfois, auront à juger et à condamner qui n'a pas respecté ce décret, pris selon le bon plaisir du Ministre de l'Intérieur. Le Tribunal seul, garant des libertés individuelles, devrait avoir ce pouvoir. N'évoquons que pour mémoire ici, tout ce qui a été dit et écrit à propos de l'interdiction du film *La Religieuse* et qui illustre mon propos.

Notre combat doit s'étendre à cet important chapitre de la liberté d'expression, puisqu'aussi bien c'est lorsqu'on l'étouffe toujours un peu plus, que toutes les autres libertés s'évanouissent.

Enfin, ajouterai-je, que notre combat doit s'étendre à la lutte contre toutes les tyrannies, contre toutes formes de racisme ?

Nous avons l'habitude dans les milieux homophiles d'un vaste mélange de toutes les catégories humaines. Il n'est plus question de races entre homophiles. Du moins pour la très grande majorité d'entre eux, je le crois, et je ne saurais trop dire à ceux qui couvreraient encore quelques vestiges de racisme que c'est en profond désaccord avec ce qu'ils sont eux-mêmes.

Le blanc, le noir, le jaune, l'europpéen, l'africain, l'antillais, que sais-je, sont tous unis dans le monde homophile. Et c'est heureux !

Comme se réunissent, sans heurts, intellectuels et ouvriers, le magistrat et le magasinier, le professeur et le commerçant, l'ajusteur et le médecin, le représentant de commerce et le très haut fonctionnaire.

Mais nous savons bien que cela n'est pas la réalité ailleurs. La lecture quotidienne de la presse nous rappelle vite à la réalité, puisque ses pages sont remplies de récits de tyrannies, de guerre entre races.

Ah oui ! un très vaste combat.

Dans lequel s'insère donc « Notre » combat.

J'aimerais que nos *Arcadiens* ne se sentissent jamais en paix tant qu'il y aura, quelque part dans le monde, un homme qui ne peut aimer, penser, vivre, comme il le voudrait, dès l'instant où il ne porte pas préjudice à son voisin, où il n'empiète pas sur la liberté d'autrui.

J'aimerais que notre monde en pleine évolution accordât à l'homme le droit d'être « Majeur », de diriger sa vie comme sa conscience le lui dit, et que les barrières n'existent que pour empêcher de se détruire lui-même ou d'attenter à autrui.

Que nous importe ces voyages vers la lune... ces bombes atomiques... ces indépendances nationales... si le plus petit d'entre nous, n'est pas libre !

Comme je voudrais donc, une fois encore, que tous ceux qui militent pour que les droits de l'homme soient partout reconnus, défendus, exercés, croient que nous sommes de tout cœur et de toutes nos forces « Avec » eux.

Que nous pouvons les aider.

Et que nous ne serons jamais trop, à travers le monde, pour conquérir mieux et plus ce qui fait l'unicité de l'homme : Sa Liberté.

ANDRÉ BAUDRY.

SEXE ET RELIGION

par MARC DANIEL

(suite et fin) (1)

14) *Le sexe « toléré » : mariage et procréation.*

Il est évident que les Pères de l'Eglise, à l'époque du triomphe du christianisme, auraient rêvé d'une société d'où le sexe aurait été absolument banni, si la chose eût été possible. Mais la nature humaine et les lois de l'Empire romain s'opposaient à une solution aussi radicale. Aussi, pour laisser malgré tout au mariage sa légitimité, tout en affirmant le caractère fondamentalement mauvais du sexe, les évêques imaginèrent-ils cette théorie artificielle selon laquelle Dieu n'a créé l'instinct sexuel que pour le mariage monogame, et encore, dans le mariage, uniquement pour la procréation des enfants, tout acte sexuel qui ne peut pas directement aboutir à la naissance d'un enfant étant *ipso facto* illicite et interdit.

Nous sommes tellement habitué à entendre cette affirmation dans la bouche de toutes les autorités officielles de l'Eglise (y compris les plus modernes : ainsi Pie XI, dans son encyclique *Casti Connubii* de 1930) que nous pourrions avoir tendance à oublier à quel point elle est arbitraire et injustifiée, et surtout à quel point elle est ignorée du reste du monde.

Les théologiens du Moyen Age, en premier lieu saint Thomas d'Aquin, ont tenté de la justifier en appelant à la rescousse toutes les ressources de la dialectique grecque, notamment la méthode d'Aristote. Ce sont eux qui ont

(1) Voir *Arcadie*, n°s 160 et 161.

emprunté à la philosophie grecque cette notion d'actes « conformes à la nature » ou « contraires à la nature », qui est devenue la tarte à la crème des catéchismes et des manuels catholiques du parfait et chaste époux sur le modèle de saint Joseph. En réalité, la notion de « nature » chez Aristote avait un tout autre sens, et il s'agit ici purement et simplement, comme dans le cas des mots « vertu » et « morale » que nous évoquions plus haut, d'un détournement de vocabulaire.

C'est une des grandes lacunes, un des grands échecs du christianisme, que d'avoir ainsi prétendu amoindrir et appauvrir la sexualité. Evidemment, la procréation des enfants est une fin très noble du mariage, mais vouloir réduire à cela la sexualité, c'est supprimer ce grand élan spirituel et affectif qui pousse les êtres les uns vers les autres, toute question de création de foyer mise à part.

15) *Refoulements chrétiens du sexe :
hystérie, obsession, sado-masochisme.*

Mais il y a pire : il faut reconnaître que la doctrine chrétienne de la chasteté absolue hors-mariage a été catastrophique pour l'humanité par les résultats auxquels elle a abouti.

On ne prétend pas impunément brider et comprimer l'un des instincts primordiaux de l'humanité tout entière; une pareille entreprise risque, au mieux d'échouer, ou pire, de libérer des forces mauvaises d'une terrifiante violence.

Contre le christianisme et sa chasteté obligatoire, le Moyen Age a vu se développer les hérésies, aux visages infiniment nombreux et divers, puis la sorcellerie, héritière clandestine des vieux cultes antiques, avec le rite du Sabbat où régnait la sexualité débridée — mais tout cela obscur, nocturne, privé de lumière — une sexualité déformée, malade. Parallèlement, le Moyen Age a vu fleurir l'hystérie, les crises de démence collective, la grande peur du Diable représenté comme un monstre hideux avec un énorme membre viril — obsession du sexe —, les crises de flagellation masochiste, de mortifications raffinées. On a vu se multiplier les religieuses à visions, comme cette sœur Madeleine de la Croix, à Cordoue, qui se croyait enceinte du démon, ou cette mère Jeanne des Anges, à Loudun, qui fit brûler vif le curé Grandier parce qu'elle voyait en lui Satan incarné et qu'il lui inspirait des rêves d'un érotisme déchainé.

Souvent encore, la sexualité au Moyen Age a pris des chemins encore plus détournés et encore plus horribles, se transformant en pur et simple sadisme, comme dans le cas de l'Inquisition, dont il faut bien parler (malgré l'Eglise d'aujourd'hui qui voudrait bien qu'on n'en parle plus, comme François Mauriac de la guerre des Albigeois). Nous savons par de multiples témoignages que l'Inquisition a été le prétexte de scènes atroces, de viols sadiques, de tortures savamment prolongées par les moines dominicains qui avaient la haute main sur elles, et qui assouvissaient ainsi leur sexualité refoulée.

Evidemment, il n'y a pas eu que cela au Moyen Age. Il y a eu aussi des gens qui vivaient une vie sexuelle fort libre (la vie des seigneurs féodaux et des bourgeois dans les fabliaux est très édifiante à cet égard), mais tout cela se passait *malgré* l'enseignement de l'Eglise et celle-ci n'a cessé de chercher à réprimer ces manifestations de libre sexualité.

16) *Du refoulement du sexe à l'amour mystique et à l'amour courtois.*

Ce qu'il y eut, dans tout ce gâchis, de plus caractéristique, ce fut la forme inattendue que prit la sexualité chez certains hommes et certaines femmes : je veux parler de sa transformation en « amour mystique ».

C'était en quelque sorte la transposition des cultes antiques, où le prêtre ou la prêtresse était censé s'unir sexuellement au dieu ou à la déesse. Dans la perspective chrétienne, il ne s'agit plus d'union sexuelle, mais d'union spirituelle, qui n'en est pas moins une forme d'amour à base sexuelle. C'est sainte Thérèse d'Avila s'effondrant au cours de ses extases, les yeux révulsés, en gémissant « Amour, Amour, je n'en peux plus ». C'est saint Bernard à qui la Sainte Vierge apparaît pour lui donner le sein. C'est Mme Guyon, la mystique amie de Fénelon, dont il fallait délayer le corset quand Jésus venait la visiter, car elle haletait comme une femme en pleine jouissance. C'est sainte Brigitte et son mariage mystique avec Jésus. D'une façon générale, c'est toute la vogue du culte de la Vierge Marie, qui réintroduit dans le christianisme une note inattendue de matrisme, et qui, chez beaucoup de mystiques du Moyen Age, s'exprimait avec le vocabulaire même de l'amour profane, comme dans les poèmes de l'évêque Folquet de Marseille dont on discute pour savoir s'ils s'adressent à une dame ou à la Vierge.

C'est là une des sources (car elles sont nombreuses et complexes) de ce phénomène connu sous le nom d'*amour courtois*, qui fit éclore aux XII^e et XIII^e siècles une floraison admirable, bien qu'assez monotone, de poésie à la fois chaste et sensuelle, avec grande foison de « dames lointaines », de châtelaines inaccessibles et de délices équivoques, où le plaisir sexuel est plus évoqué que précisé, plus sous-entendu qu'admis. De dégradation en dégradation cet « amour courtois » a survécu jusqu'à une époque récente sous la forme de la galanterie, elle-même en voie rapide de disparition dans la société actuelle.

Mais ces sublimations de l'instinct sexuel n'étaient possibles (comme aujourd'hui encore) que pour un nombre restreint de gens. Pour les autres, le christianisme ne laissait le choix qu'entre la damnation éternelle et un refoulement désastreux. Voilà ce qu'il ne faut pas oublier. Si, en définitive, l'Europe n'a pas complètement versé dans la perversion et l'hystérie, c'est qu'heureusement l'Eglise n'a pas réussi à imposer sa doctrine anti-sexuelle, et que la réalité des mœurs a toujours été très éloignée de la chasteté idéale prêchée par les théologiens.

17) *Réforme protestante et Contre-Réforme catholique.*

Nous ne parlerons pas ici de la Réforme protestante, car sa signification du point de vue sexuel reste à étudier et à définir. Elle a produit le puritanisme dans l'Angleterre et l'Amérique du XVII^e siècle, elle a produit le victorianisme, elle produit encore des mouvements tels que ce trop fameux « Réarmement moral » dont le fondateur déclarait, voici quelques années, que le sexe était le principal péril de l'humanité, mais elle a aussi produit les mouvements libéraux du XIX^e siècle, les pasteurs suédois aux idées plus que larges, et elle a supprimé le célibat des prêtres et des religieuses... Tout cela est trop complexe pour que nous puissions en venir à bout en quelques paragraphes.

Par contre il faut insister sur la Contre-Réforme, ce mouvement religieux né en Italie et en Espagne au XVI^e siècle par réaction contre le protestantisme et contre le libéralisme intellectuel de la Renaissance.

Car, bien entendu, les quelque seize siècles de l'histoire du christianisme depuis Constantin ne se sont pas déroulés d'une façon uniforme et continue. Il y a eu des périodes de patristisme et d'autoritarisme accentué (le XI^e siècle par exemple), et des périodes à tendance plus matriste et libé-

rale (le XII^e siècle et le XIII^e avant la guerre des Albigeois, et surtout le début du XVI^e). La Renaissance avait mis à la mode, avant 1550-1560 environ, des mœurs d'une liberté si extrême que pour un peu on aurait oublié qu'on était sous le règne du christianisme. On vit un pape, Alexandre VI, donner à sa propre fille le régal d'un divertissement composé de putains nues, à quatre pattes dans les salons du Vatican, chargées d'aller ramasser sur le sol des châtaignes avec leurs dents tandis que de jeunes et vigoureux valets, également nus, les couvraient par derrière et faisaient un concours à celui qui réussirait à aller le plus de fois au but ! (2). Le carnaval, à Rome, avait repris les traditions des Saturnales antiques. En Allemagne, en France, on voyait des archevêques entretenir de véritables harems, des couvents transformés en bordels.

C'est contre cette poussée de libéralisme sexuel et intellectuel que s'est raidie la Contre-Réforme, marquée par le Concile de Trente et inaugurant une nouvelle période de patristisme et d'autoritarisme. Il faut y insister, car c'est essentiellement de la Contre-Réforme qu'est issue l'Eglise catholique d'aujourd'hui.

N'en prenons qu'une preuve : le théologien le plus cité dans les séminaires, à l'heure actuelle, est saint Alphonse de Liguori, représentant typique de la Contre-Réforme et théologien anti-sexuel s'il en fut. C'est de la Contre-Réforme que date le catéchisme, tel qu'on l'enseigne aux enfants (ou tel qu'on l'enseignait il y a quelques années, car je crois qu'on est en train de mettre tout cela au goût du jour), et où il est dit :

« L'œuvre de chair ne désireras

Qu'en mariage seulement ».

C'est également dans le cadre de la Contre-Réforme qu'il faut placer le mouvement janséniste, né en Flandre au début du XVII^e siècle, et qui a marqué si profondément l'élite intellectuelle française jusqu'à nos jours : or chacun sait que le jansénisme est particulièrement hostile au plaisir, et qu'il adopte en matière de morale sexuelle une attitude des plus restrictives. Là, sans doute, réside une des raisons pour lesquelles, dans leur ensemble, les intellectuels de notre pays se montrent si rétrogrades dans ce domaine.

(2) Cette scène incroyable a été décrite par un assistant, le propre maître des cérémonies du pape, Parise de Grassis.

18) *Emancipation rationaliste et réaction chrétienne au XIX^e siècle.*

Le monde moderne achève de s'annoncer, précisément au même moment que la Contre-Réforme, par la naissance du rationalisme et du libéralisme philosophique, qui donne à notre époque sa couleur spécifique du point de vue religieux.

Entendons-nous bien. Il ne s'agit pas de ramener la religion à de purs schémas sociaux, comme les marxistes qui nient la spécificité du fait religieux et qui tombent dans un primarisme ridicule en réduisant toute l'histoire des religions à une histoire de l'oppression des classes travailleuses par les classes dominantes. Une telle vision des choses est absurde à force de simplification. Le sens religieux existe, à toutes les époques et chez tous les peuples, et peut très bien s'accommoder d'un sens aigu de la justice. Le besoin d'adorer Dieu, de croire en une vie éternelle, est certes indépendant de l'organisation sociale.

Mais, — cela dit — il faut bien mettre en lumière qu'au XVIII^e siècle deux phénomènes d'une ampleur inouïe se sont produits en Europe : d'une part la naissance du capitalisme et de l'industrie moderne, avec son corollaire, la naissance du prolétariat; d'autre part, l'essor de l'esprit de libre examen, disons le mot : de l'esprit laïque, opposé à l'esprit religieux. Alors on a assisté, côte à côte, tout au long du XIX^e siècle, à deux phénomènes parallèles et apparemment contradictoires : d'une part, une liberté de plus en plus grande en matière philosophique, un détachement de plus en plus accentué à l'égard des croyances religieuses, des dogmes, des rites; d'autre part, un raidissement de la morale sexuelle officielle, dû au besoin du capitalisme de disposer d'une main-d'œuvre abondante et docile, — d'où une politique de natalité intensive pour les classes travailleuses, avec l'accent mis sur la monogamie, et, pour les classes possédantes, au contraire une politique de faible natalité, pour éviter l'émiettement du capital.

Au départ les Eglises chrétiennes n'avaient rien à voir dans ce phénomène; mais après la grande Révolution et ses secousses, elles se jetèrent à corps perdu dans la réaction politique et sociale, et épousèrent à fond cette politique de contrainte sexuelle, qui cadrerait parfaitement avec les données du Concile de Trente.

On en connaît les résultats : le victorianisme en Angleterre, l'« ordre moral » en France, le Concile du Vatican,

l'angélisme sucré de Pie X, le culte fade et sanguinolent du Sacré-Cœur, l'idéal des « petites filles modèles » proposée à toute l'humanité.

Voilà — il ne faut jamais l'oublier — de quoi est faite la doctrine officielle des Eglises chrétiennes en matière de sexualité : un fond d'autoritarisme patriarcal et de croyances magiques dans la vertu de l'abstinence sexuelle, héritées de la préhistoire, de la Perse antique, d'Israël et du Bas-Empire romain, ravivé au XVI^e siècle par la Réforme et la Contre-Réforme, et rendu plus virulent au XIX^e par l'alliance avec le capitalisme et la défense de l'ordre social.

Ce que cette doctrine recouvre d'hypocrisie, il suffit de lire les romanciers, même chrétiens, du XIX^e siècle pour le savoir. Ce qu'elle provoque encore aujourd'hui de drames, l'œuvre d'un Mauriac en donne le témoignage. Mais elle est, et son poids pèse toujours très lourd sur la société où nous vivons. Les motivations religieuses de la morale sexuelle en Occident se sont affaiblies, mais elles ont été relayées par les motivations politico-sociales, — la sacro-sainte « défense de la famille » — qui vont dans le même sens.

19) *Que vaut la morale sexuelle chrétienne ?*

Alors, arrêtons-nous un instant, avant de conclure, et interrogeons-nous sur la valeur réelle de cette doctrine : je veux dire, sur sa valeur en tant que telle, hors de toute foi religieuse et de tout tabou préfabriqué. De quoi s'agit-il ?

On nous affirme : 1) que la chasteté est une vertu ; 2) que le sexe n'est bon que dans le cadre du mariage et pour la procréation des enfants ; 3) que l'idéal de l'humanité est le mariage monogame, stable, indissoluble.

Si nous réfléchissons bien, rien n'est moins prouvé.

D'abord, que la chasteté soit une vertu, cela peut être vrai dans la mesure où elle est librement choisie et assumée comme un moyen de dépassement de soi vers le haut. Toutes les religions en ont eu conscience. Mais ce n'est pas une vertu en soi. Elle n'a pas plus d'importance que le renoncement à d'autres plaisirs, à d'autres biens. Elle peut, au contraire, si elle est imposée ou acceptée de mauvais gré, provoquer tous les désordres nerveux et psychiques imaginables, et déformer en sadisme, en hystérie, en folie, cette chose normale et saine qu'est l'instinct sexuel.

Que le mariage monogame et indissoluble soit la plus haute expression possible de la sexualité, cela est également

très discutable si l'on veut bien renoncer, pour une minute, à admettre les idées toutes faites à ce sujet.

Disons que, dans le cadre de la société européenne telle qu'elle fonctionne actuellement, cette forme de mariage est la plus apte à assurer la vie des enfants et leur éducation, mais ne transformons pas cela en un impératif moral. Que deux êtres se quittent lorsqu'ils constatent qu'ils se ruinent mutuellement la vie, c'est certes beaucoup plus sain que de se sentir enchaînés l'un à l'autre et de tomber dans la haine, l'amertume et le désespoir. Qu'ensuite ils puissent se remarier, c'est tout à fait normal, puisque le désir sexuel n'est pas supprimé par le divorce.

Allons plus loin : que l'existence de sanctions légales et religieuses du mariage soit souhaitable pour ceux qui veulent fonder une famille, c'est, je crois, évident — mais pas pour des raisons morales : pour des raisons *sociales*.

Il faudrait, pour juger de l'insuffisance de la doctrine chrétienne en matière de sexualité, pouvoir la comparer à l'attitude d'autres religions, telles que l'Islam, qui proclame ouvertement la noblesse de l'acte sexuel, ou telles que l'hindouisme ou le bouddhisme, dont certaines sectes ont fait de certaines pratiques sexuelles un des moyens offerts à l'homme pour se rapprocher de la divinité et pour atteindre la perfection spirituelle.

Mais cela nous entraînerait malheureusement trop loin pour le cadre restreint de cet essai. Retenons seulement, face à ces religions qui mettent le sexe à sa vraie place, le grand échec de notre civilisation chrétienne qui le restreint, le réprime, l'humilie, le défigure. Toute notre société souffre de ce que sa religion dominante transforme en une source de troubles, de tourments, de problèmes, d'angoisses, ce qui, chez l'homme, devrait être le plus lumineux et le plus exaltant.

Sans doute certains trouveront-ils, et ils n'auront pas tort, que le présent essai reste par trop situé sur le plan sociologique, et s'est trop peu élevé au plan métaphysique. Je suis de leur avis : mais je crois qu'il fallait d'abord, et avant tout, démythifier (démystifier, comme on dit aujourd'hui à tort) les relations du sexe et de la religion telles que les conçoit l'immense majorité de nos contemporains, et qui sont des relations d'antagonisme et de répression.

A quoi bon parler de la métaphysique du sexe, des pratiques mystico-sexuelles, des doctrines du tantrisme et du taoïsme, à des lecteurs qui, de toute façon ne sont ni

taoïstes ni hindouistes, et qui n'ont aucune chance de pratiquer jamais la « Voie de la Main gauche » et les rites secrets du Tibet ?

Sur les « sublimations » et les « compensations » religieuses du sexe dans le christianisme, nous aurions certes pu nous étendre davantage, comme d'ailleurs aussi sur ses déviations et ses perversions. Mais, là encore, j'ai préféré rester sur le plan de nos préoccupations plus proches, des « interdits » qui conditionnent la vie de tant d'entre nous.

20) *La « libéralisation » du christianisme : espoir ou illusion ?*

Maintenant, j'entends bien que certains objecteront que le tableau du christianisme que j'ai donné a peut-être été vrai autrefois, mais que maintenant tout change, tout évolue, le Concile, je sais, le bon pape Jean XXIII, l'abbé Oraison, le rapport des Eglises anglaises au Comité Wolfenden, la brochure des Quakers sur les problèmes sexuels, les pasteurs suédois, les prêtres hollandais...

Il n'est certes pas question de nier tout cela. Qu'il y ait une certaine évolution est évident. Elle se situe dans le cadre d'un grand mouvement de libération sexuelle qui marque notre époque, et qui, sans doute, correspond à une phase « matriste » dans le cycle de l'histoire humaine.

Mais, sous peine d'être dupe, encore faut-il à mon sens, définir et délimiter cette évolution des Eglises chrétiennes.

Tout d'abord — chose essentielle — les Eglises, dans ce domaine, ne précèdent plus le mouvement : elles le suivent, et à une vitesse réduite. Prenons le simple exemple du divorce, entré dans les mœurs de presque toute l'Europe depuis le XIX^e siècle et que le Vatican s'obstine à faire interdire en Italie (quant à l'Espagne, n'en parlons même pas). Prenons encore l'exemple de l'avortement thérapeutique, contre lequel les évêques catholiques de New-York viennent de se montrer aussi combattifs et sectaires que les évêques du Moyen-Age, oublieux de toutes les injustices et de toutes les hypocrisies que recouvre leur condamnation. Ou encore, le problème si brûlant de la contraception, où l'Eglise intervient avec véhémence dans le sens le plus restrictif.

Régulièrement, les ecclésiastiques (catholiques ou protestants) qui prennent une position par trop libérale dans le domaine du sexe se font désavouer, mettre à l'index, sanc-

tionner : qu'on songe à l'abbé Oraison, à tel ou tel père dominicain...

Finalement, les Eglises ne lâchent que juste autant de lest qu'il le faut pour ne pas désespérer leurs fidèles et perdre leur clientèle. Mais c'est un combat d'arrière garde.

La société d'aujourd'hui, *dans son ensemble, n'est plus chrétienne* : on peut le déplorer ou s'en féliciter, mais il suffit de se demander, honnêtement, combien de chrétiens conformément leur vie sexuelle à leur croyance officielle pour s'en convaincre.

Or malgré cela, les Eglises chrétiennes se cramponnent à l'essentiel de leur attitude en matière sexuelle, et qu'elles ne pourraient abandonner sans pronocer leur propre acte de décès : je veux dire, le principe que le sexe n'est bon que dans le mariage, et que le mariage n'est fait que pour les enfants. Tout le reste n'est qu'assaisonnement autour de la salade.

La conception chrétienne du sexe reste essentiellement, fondamentalement une conception restrictive, sinon répressive : le sexe, voilà l'ennemi. Pour presque tous les chrétiens, la « licence sexuelle » reste le péché par excellence.

Qu'on ne croie pas que j'exagère : en février dernier encore, les journaux annonçaient que les évêques italiens souhaitaient voir créer en Italie un Ministère de la Moralité publique — c'est-à-dire, en vertu de ce curieux glissement du sens du mot « Moralité » dont j'ai parlé tout à l'heure, un Ministère de la répression du sexe.

Or, nous ne le répéterons jamais assez, cette notion du sexe conçu comme un mal à enrayer ressortit à une mentalité primitive, à une mentalité magique, préhistorique, complètement irrationnelle.

21) Conclusion.

Cela ne veut pas dire, bien entendu, que l'instinct sexuel doive être lâché comme un chien sauvage — pas plus qu'aucun autre instinct, aussi légitime qu'il puisse être. Ce n'est pas parce que la nourriture est exempte de tabous religieux qu'on doit s'empiffrer à en crever. La levée des interdits chrétiens sur le sexe ne signifie pas qu'on doive violer les petites filles ou les petits garçons, ou faire l'amour dans les trente-six positions de l'Arétin sur les bancs du métro. Mais le contrôle de l'instinct sexuel se situe essentiellement sur le plan social, et les formes de sexualité qui sont sans danger pour la société doivent être libres de toute contrainte.

J'entends bien qu'une position aussi rationaliste sera jugée par certains insuffisante, voire terre-à-terre. Je fais sans doute trop bon marché de l'élan religieux, du côté affectif de cet élan, de tout ce qu'il a de puissant, de soulevant pour l'âme. Je sais bien que, dans certains cas, le contrôle religieux de l'instinct sexuel a produit des résultats remarquables, un saint François d'Assise, un saint Vincent de Paul.

Je sais bien aussi que le développement économique du monde occidental a été parfois attribué précisément à l'anti-sexualisme de la religion chrétienne, qui a en quelque sorte dévié vers l'activité productrice les forces d'Eros sinon de Thanatos. Cet essai n'aurait pas été complet si je n'y avais pas fait, au moins, allusion. Mais je dois dire, très franchement, que tout cela me paraît être, sauf exceptions, des miroirs à alouettes qui dissimulent fort mal une réalité beaucoup moins exaltante, celle des névroses, des déviations, des hypocrisies.

Il me paraît tout-à-fait faux de penser que, parce qu'un homme éprouve un profond sentiment religieux, sa sexualité doit automatiquement être brimée et mutilée. L'idéal des moines et des ascètes peut peut-être convenir à un nombre restreint d'êtres exceptionnels — et, encore, je n'en suis pas bien sûr — mais en tout cas il ne concerne, ni de près ni de loin, l'humanité ordinaire. C'est pourquoi j'ai si vivement critiqué, et je continue à la faire, un livre tel que *Jean-Paul*, qui à mon avis est un livre faux qui pose de faux problèmes et leur donne des solutions fausses.

Je n'en veux pour preuve que l'existence, dans le monde d'autrefois et d'aujourd'hui, de tant de religions où la libre expression sexuelle ne pose pas de problèmes, ne soulève aucun drame : l'Islam, le bouddhisme, le shintoïsme du Japon, les diverses formes d'hindouïsme, et bien d'autres. Est-ce que les fidèles de ces religions-là sont plus loin que les chrétiens du véritable esprit religieux ? allons donc ! la morale bouddhique, pour ne parler que d'elle, est tellement élevée qu'elle séduit même des Occidentaux, et des Occidentaux de la plus haute valeur. Il faut sortir de cette idée que nous valons mieux que le reste du monde, que notre religion est supérieure aux autres.

Encore une fois, il n'est pas question de nous convertir en masse à l'Islam ou au bouddhisme, mais tout chrétien digne de ce nom doit au moins réfléchir aux bases de sa foi, et la raisonner. De tout le christianisme, la morale sexuelle

est la partie la plus faible, loin d'être la plus forte comme on a essayé trop longtemps de nous en persuader.

Ce qui est essentiel, je crois, c'est que toute religion exige de ses fidèles une prise de conscience individuelle, face à son Dieu. Et ce qui importe en matière de morale, c'est de dépasser le stade des terreurs et des interdits préhistoriques; c'est de se situer sur le plan de la *liberté* humaine. Il n'y a d'élan vers Dieu que dans la liberté, c'est-à-dire dans la lucidité et le courage.

C'est là que réside le plus sûr, le seul moyen qui soit donné à l'homme d'approcher la Divinité. Et c'est à mon sens, dans cette seule perspective que peut être, non pas résolue l'opposition sexe-religion (car en réalité il n'y a pas d'opposition), mais au contraire réalisée l'inclusion du sexe dans la religion, c'est-à-dire en définitive l'harmonieuse conjugaison des deux plus nobles instincts de l'humanité.

MARC DANIEL.

RELIURES

1966-1967

La reliure : 14 F

AU BOIS LASCIF

par B. DURAND.

L'allée filait droit. On voyait chaque branche et toutes les feuilles : un paysage du douanier Rousseau. Et de petits nuages se glissaient avec prudence dans la coulée bleue entre les cimes. Ferne marchait; il était déjà passé devant des aristoloches, des catananches, des saponaires et ne voulait retenir de l'Ibère Ténoréane que le nom; il désirait que sa promenade ne finisse pas mais il ne restait presque plus personne dans le parc et l'on allait fermer les grilles. Il ne pouvait pas se résoudre à rentrer : risquer de voir la sale tête d'un de ses pareils lui paraissait au-dessus de ses forces. Il n'aimerait plus personne; et il devait avant tout, chasser de sa mémoire le dernier en date des aimés; celui-là s'était cru tenu de lui jouer la grande scène du II, sans même commencer par l'acte d'exposition ni concevoir que la pièce puisse continuer. C'était le plus méprisable de tous. Toutefois une réflexion rassérénait Ferne : ce pauvre type crèverait tout seul dans son coin, avec son étiquette bien collée dessus par la société. Une conduite aussi abjecte finit par se retourner tôt ou tard contre la répugnante charogne qui l'adopte, et c'est justice ! Le bilan amoureux de Ferne était vite établi : il avait à coup-sûr dormi dans plus de cent lits; pas un de ses compagnons successifs, pas un, ne lui avait laissé le temps d'y creuser sa place. Que chacun d'eux crève seul ! Ferne avait perdu la paix; il éprouvait le besoin de se purifier. Il faisait beau, trop chaud, presque, et la nuit de juin serait courte; brusquement, le jeune homme décida de la passer dans ce jardin. Les gardiens, dont arrivait l'heure de se prendre pour des rabatteurs de gibier, commencèrent à siffler vers tous les azimuths pour inciter les gens à déguerpir. Ayant franchi une palissade apparemment inviolable, Ferne s'accroupit au plus épais d'un buisson. Les gardiens manquèrent d'imagination; il fut enfermé avec les arbres.

Au milieu du parc, le grondement de la ville parvenait assourdi, adouci désormais. Ferne se sentait moins menacé; il demeurerait endolori mais son angoisse et son indignation se dissipaient. La lune monta et tout baigna dans une lumière suave. Ferne respira large; il allait peut-être se réciter une poésie de Verlaine — ou, pire, une poésie de son crû — mais une surprise le guettait, qui tourna vite au malaise : l'allée dans laquelle il musait se mit à sinuer soudain; les platanes, que l'on sait si disciplinés, ne maintenaient plus leur alignement rigoureux; les bosquets, alentour, se décomposèrent sans bruit et les plates-bandes débordèrent de leurs contours et de leur emplacement habituels. Le promeneur subreptice pensa d'abord que sa vue lui jouait une farce, ou bien qu'il venait de découvrir un recoin qu'il n'avait jamais soupçonné jusqu'à présent; impossible : il connaissait le parc comme sa poche, et les yeux fermés ! Il ne s'était pourtant pas non plus trompé de parc ? Il était entré par la rue Linné, il savait très bien, même, par quelle grille de la rue Linné. Il ne rêvait pas : il pouvait, quand il voudrait, revenir au buisson qui l'avait dissimulé tout-à-l'heure... Non, justement ! Se retournant, il s'aperçut que derrière son passage le chemin s'était effacé; les arbres de toutes parts l'environnaient. Puis le cercle menaçant des troncs et des tiges se désunit silencieusement et de nouvelles allées, que Ferne n'avait jamais suivies, s'offrirent à ses pas. Il essaya de trouver un repère fixe : le hêtre monumental de la pelouse; en voilà au moins un qu'il trouvait à sa place ! A ce moment précis, le grand hêtre pourpre s'avança vers lui, gardant toute sa hauteur, et son feuillage somptueux que l'heure enténébrait se balança au rythme de sa démarche. Ses racines longues et puissantes se mouvaient parmi le sol avec la même aisance que les tentacules de la pieuvre dans l'eau. Le bel arbre passa devant Ferne stupéfait et s'en fut à un jeune saule qui se tenait depuis un instant au bord du grand bassin, où il feignait de s'intéresser aux nénuphars, à moins que ce ne fût à son reflet. Le saule, naturellement, était beaucoup plus fluet que le hêtre. Lorsque celui-ci l'aborda, il s'étira gracieusement, cambra le tronc, et le vent fit sur ses feuilles ruisseler mille clartés. Un murmure perceptible passa dans les deux arbres, où des oiseaux, rêvant, chantaient. Le hêtre mêla ses branches à celles du saule. Ferne, qui n'en croyait pas ses yeux, scruta la pelouse; maintenant, il y dansait en rond des asphodèles. Et de hêtre, point ! Ou plutôt, le seul, identifiable à cette large plaque qu'il portait

près de la ramure, le seul hêtre visible était bien celui qui s'enlaçait branche à branche au joli saule hissé sur la pointe des racines, près de la vasque.

Si profonde, sur Ferne, est l'influence de la nuit; si profond, son amour du silence, qu'il sut demeurer muet devant ce phénomène insolite. Mais il rougit de son involontaire indiscretion. Il détourna la tête, et faillit sauter en arrière : à ses pieds, juste à ses pieds, au mitan du chemin, une flexible rose baisait à pleins pétales la corolle d'une marguerite qui aurait cependant bien dû, à cette heure, être sagement close. Et comment étaient-elles parvenues toutes deux sur cette voie chauve ? Ferne se pencha pour les rapporter dans la bordure; frôleuses, elles lui échappèrent et il les vit, l'une suivant l'autre, prestement se perdre dans la foule d'un bosquet. Il sourit; il recouvrait son sang-froid. Il observa autour de lui l'activité des êtres.

Un crétin de bouleau, sans doute un rustre à peine débarqué de sa taïga natale, le heurta sans s'excuser pour aller plus vite coller son vilain tronc obscène et tout ridé à un saule-pleureur, qui lui pâma incontinent entre les branches; s'il avait été bouleau, Ferne se jura, que, quant à lui, jamais il n'eût jeté son dévolu sur un pareil efféminé; ce sibérien avait un goût déplorable. Ferne n'osait plus bouger, de crainte d'interrompre le spectacle en rappelant la présence d'un spectateur; il redoutait que tout ceci ne fût un songe fragile d'où l'ébauche d'un geste suffirait à l'arracher. Il s'assit quand même, prenant mille précautions, sur le banc le plus proche, et grand fut son bonheur de constater que ce changement de position n'avait rien dérangé. Tout le parc était en mouvement. Seules demeuraient immobiles, sur leur socle les belles pensives de pierre, qui en avaient vu d'autres.

Chacun devant eux s'écartant, un beau couple survint, qui ne voyait personne : c'était un athlétique araucaria, très brun, enlacé à l'illustre cèdre de ce parc, svelte et clair, et que Ferne reconnut, non sans un plaisir un peu snob; ils s'arrêtèrent, le temps suspendu d'un baiser, que leur frondaison pudique déroba aux regards, et la lune borgne parut confondre leurs ombres; puis ils poursuivirent leur tranquille colloque et leur chemin. Des groupes, milles autres couples légers ou graves, discrets ou ivres de bonheur, circulaient. Chaque plante avait une façon de se conduire qui dénotait l'importance ou l'insignifiance de sa position sociale, et qui révélait son âge. Ferne évitait de regarder

du côté de deux trembles élancés : ces deux-là n'avaient rien d'autre à perdre que leur jeunesse ; ils se tenaient vraiment trop mal ! Ferne éprouvait l'impression de se trouver sur le paseo d'Alicante ou de Burgos, à onze heures du soir : toute la population était descendue, et pour voir, et pour se donner à voir. Mais ici, l'on n'hésitait pas, lorsque la chaleur de la conversation appelait un baiser, à s'embrasser en public, sans souci du sexe grammatical de l'interlocuteur. C'était un paseo voluptueux.

Une bagarre jaillit des ténèbres ; un platane agrippa un marronnier corpulent et le heurta sauvagement. Les antagonistes vibraient de fureur. Leurs branches forcennées, qui craquaient en fouettant l'air, ils les agitaient avec cette véhémence qui les possède lorsqu'ils sont investis par la tempête. Autour d'eux, les esquilles volèrent en éclats ; l'écorce tombait par plaques, laissant les troncs à vif. Des chouettes hululèrent, s'alarmant l'une l'autre de loin en loin, et la hyène du zoo voisin se mit à sangloter dans le noir. A l'écart de la lutte des géants, nonchalamment appuyé à un mur sur lequel se répandait sa feuillée, un pâle tilleul attendait, mélancolique. C'est l'altier platane à la peau blonde, qui partit avec lui. Quant à l'infortuné marronnier, se relevant dans un désastre de poussière et de branchages cassés, il se hâta de reprendre, bien avant l'heure, la place et la pose que les hommes lui assignent durant la journée, pour cacher sa honte et peut-être son désespoir. Le lendemain, songeait Ferne, dans cette allée d'ormesaux innocents, on trouverait d'explicables feuilles de platane et de marronnier. Les jardiniers qui les taillent, les émondent, les surveillent, s'imaginent que les plantes vont, les grilles fermées, attendre leur retour sans bouger jusqu'au matin suivant. Mais à peine le dernier humain a-t-il tourné les talons, quelle force au monde pourrait-elle empêcher le rosier, échappant à ses liens, à son tuteur et à son massif, de courir retrouver, dans un coin assurément moins aristocratique du parc, le chardon amoureux de sa beauté, et qui s'est introduit là en fraude ? Tant pis pour l'ordonnance des parterres et pour l'alignement des perspectives ! Au gré d'inclinations qui n'obéissaient point aux lois de Le Nôtre, ni même aux agencements de Watteau, dans la nuit lumineuse le peuple végétal formait, décor, de nouvelles et fugaces avenues, des sentiers égarés qu'acteur, il empruntait pour y nouer l'intrigue et y mener l'aventure. Devant Ferne enchanté, le jardin à la Française et le jardin anglais, le jardin japonais et le jardin alpestre se métamorphosèrent,

grâce à cette liberté nocturne, en une forêt en plein centre de la ville artificielle. Les arbres ne trouvaient pas le courage de se gêner parce que Ferne était là : il faisait si doux ; avant la nuit désirée, la journée avait été si longue ; si évidente enfin, la sympathie de Ferne, qui s'était laissé enfermer en leur compagnie !... Ayant pris leur parti de lui accorder confiance, ils ne prêtaient pas plus attention à cet humain qu'aux statues ; mais, ressentant sa présence et sa complicité, ils s'aimaient plus gravement que les autres nuits. Quelque chose de plus profond que leurs racines, de plus ancien que le premier cercle de leur aubier les animait. Et Ferne, en les observant, s'en fut bien loin de la cité maudite.

Il se souvenait de la forêt de son enfance, où il vagabondait derrière son troupeau. Il sentit de nouveau l'odeur de la mousse mouillée, et revit les sillons d'argent qu'y tracent les minuscules voyages des escargots ; comme à des envols brusques dans la futaie, comme à des fuites saisissantes de chevreuils, à des bonds dorés de renards, il se prenait à sursauter, aux bruits mystérieux de la nuit. Il se souvenait des jeunes bergers, ses compagnons, d'Oriq le Hurt, qui débordait de joie comme les arbres de sève, et de leurs jeux dans les clairières. Puis, c'était inévitable, de Jani. Le regret de Jani, dont la joue était duveteuse comme la feuille du thym, et le rire perpétuel, et la bouche si fraîche, transperça Ferne. Il aurait voulu, dans ses bras qui étreignaient l'amour pour la première fois, le garder toute la vie, mais Jani passait de l'un à l'autre, et tous les pâtres l'avaient eu. A quinze ans, il cherchait encore à rendre heureux tous les garçons de la terre. Ferne regretta de ne pas pouvoir assassiner les souvenirs.

Même la souffrance qui revenait le hanter lui était bonne, parmi les arbres ; ils sollicitaient sa réflexion la plus libre. Où qu'il eût rencontré des hommes, Ferne avait trouvé la solitude. Ici, il jouissait de vivre ; un répit lui était accordé. Il espéra que, comme jadis dans la forêt, il allait entendre le rossignol. Mais, du soir à l'aube, nul rossignol ne s'aventure à chanter, dans le parc d'une ville ; et le matin reparut vite.

B. DURAND.

UN MODÈLE DE RUPTURE

par ANDRÉ CLAIR.

Nous cherchons tous, au fond de nous, un être qui puisse apaiser notre solitude. Déchirés, mais impuissants, nous assistons à la lente décomposition de notre personne, sous les coups répétés du sort. Un jour, celui dont nous avons rêvé se présente à nous. Comme dans un songe, toujours un peu embroussaillé, il nous offre de ses mains nues, blessure de feuille à l'automne, un paysage de tendresse, d'amitié à fleur d'âme. Alors, il est trop tard.

Nous sommes devenus à l'image de ces villes bombardées, de ces chantiers de démolition qu'on trouve aux portes des grandes villes industrielles. Une liaison s'ébauche-t-elle ? C'est en vain. La mort s'est installée dans nous. Nous savons que nous sommes maudits, voués à répéter sans cesse le même échec, damnés en ce monde pour tous les jours. Dans nos jardins, les fleurs, calcinées, ont le cou tordu. Sur les rues de notre mémoire, défilent des ombres claudicantes. Le soleil est mangé par les nuages.

Et comme nous sommes fatigués de nous être déçus tant et tant de fois ! Mais quel plaisir masochiste, on prend à se détruire chaque fois un peu plus. Qu'il est savoureux, le goût du sang entre nos lèvres gercées ! L'autre nous tend une dernière fois une main secourable, que l'on repousse. La nuit pèse de tout son poids sur nos épaules.

Epuisé, l'ami ouvre la porte. C'est le moment de jeter au panier à papier, avec les photos déchirées et les lettres mortes, tous les souvenirs que nous avons en commun. C'est le moment de la rupture.

Et toujours, le même dialogue s'engage ; on prononce les mêmes phrases ; on laisse sourdre le même cri, qui remonte du plus enfoui de notre conscience. J'entends ces mots. Je vois les héros, avec ce tremblement de sincérité dans la voix, ce besoin de se rendre coupable, par un naïf orgueil,

de cette chose immense et noire, la fatalité, qui nous rendait incapable de nous comporter d'une autre façon devant l'amitié, l'existence, l'amour.

Gérard a découvert qu'il lui était impossible de fonder une amitié avec Jean-Marie, qui fût durable. Au loin, très loin, derrière eux, comme le murmure de l'océan à l'approche de l'orage, ils entendaient les glapissements sordides de la société, de ses concierges, de ses bourgeois. Tous leurs actes s'effritaient, sous le regard hostile des étrangers. Ils jouaient une parodie d'amour. Ils avaient voulu se cacher la réalité : à présent, celle-ci leur éclatait au visage, comme un cocktail molotov. Et ils n'en étaient pas revenus.

Les jours se cassent entre leurs doigts dans un bruit sec : du bois mort, leur amour aussi, promesse de feu pour l'hiver qui s'annonce à pas de loup. La mémoire est une mouche folle, enivrée de l'alcool du malheur, qui tourne autour de la lampe allumée, où elle crèvera. Dehors, les portes se ferment à grand fracas. Les maisons se bouchent les oreilles. Mais, dans le soir pourri, ce lent gémissement d'âmes en vacance n'en finit pas de déchirer la soie du silence.

Ah ! que j'ai entendu de ces flottements de pas de feuille sur la pierre noire des matins ! Je les entends, ces voix qui doucement, pour ne pas déranger les voisins, saignent sans bruit dans une chambre d'hôtel, quelque part, dans le monde, ne me demandez pas où.

Gérard et Jean-Marie parlent. Ils font le bilan de quelques mois de fréquentation. Leur sincérité se veut mortellement lucide. Ecoutez :

— Gérard, je t'en prie, il faut que tu m'entendes. Je te regarde... Et je sais que jamais, je ne t'ai aimé, comme à cet instant. Mais à quoi bon parler ? Tout a été détruit, n'est-ce pas ? Détruit, saccagé ?

Et l'autre de répondre : « à qui la faute ? »

— A moi, je sais ! Mais — Oh ! je voudrais tant que tu me croies — tout cela, je n'en étais pas tout à fait responsable. La fatalité, elle aussi, a eu son mot à dire. Peut-être, avions-nous rêvé cette vie de jardins mouillés, ces flûtes de vent dans le feuillage d'une île inhabitée... peut-être avions-nous besoin un instant de nous arrêter en cours de route à la vue d'une source de tendresse, et avons-nous trop bu ? Oh ! ne pense pas que je veuille me justifier à tout prix. Je n'ai plus le courage — ni le goût — de rien dissimuler.

Assieds-toi sur ce fauteuil, je te le demande... Et — non ne ris pas, je t'en supplie — laisse-moi m'asseoir sur le bras

de ce fantôme, comme avant, et t'entourer la tête de mes mains, ne me repousse pas.

— Mon enfant... Viens... (il lui prend la main). Ah ! pourquoi faut-il que moi aussi je me sente déchiré ? Et toujours le combat entre ce qui devrait mourir — mais je n'ai pas la force d'étrangler mon amour — et ce qui est ma vie. Laisse-moi te regarder... J'aimais tant me perdre dans tes yeux si bleus, si doux... Des millions de jours passeront... des millions de nuits. Que de printemps et que d'étés ! Y as-tu songé ? Et nous serons loin l'un de l'autre. Moi, installé dans un pays qu'un océan sépare de cette ville. Il y aura d'autres arbres, d'autres fleurs, d'autres rues. Et l'on voudra m'entraîner dans une folie de fêtes, me noyer dans une musique dont tu n'as pas idée, et mon cœur se brisera à te savoir absent, ici, avec des joies et des inquiétudes que je ne pourrais plus partager. C'est moi qui te demande pardon... Je n'aurais pas dû... Jamais.

— Tais-toi. Ce que tu m'as apporté suffirait à justifier toute une vie d'homme. Mais c'est moi qui m'en veux. Je t'ai si mal compris, si mal aimé. Oh ! comme je me hais ! Toute cette horreur accumulée en moi... ce vertige de la destruction, cette mort, telle une mer, jour après jour recommencée... Ce ciel d'orage, ces fumées d'usine et les nuages que je voyais dans tes yeux, sur les joues cette pluie dont j'étais la source. O crime, ce que je t'ai donné ! Nuit d'entre les nuits, où je t'ai fait me suivre. Enfer gris de l'égoïsme... Et me voilà maintenant qui gémit. O mon amour, tous ces marteaux, ces marteaux qui frappent sur le cœur... C'est à moi de te demander pardon. Pose tes mains sur ma tête comme autrefois. Non, ne pleure pas, tu ne peux pas savoir. C'est si bon de s'agenouiller aux pieds d'un être qu'on aime et si on l'a fait souffrir... Il semble alors que l'âme veuille sortir du corps pour se précipiter vers la sienne, afin de s'y confondre, en un seul tout, une lumière plus puissante. Je t'aime de toute la déchirure de mon cœur.

Combien de fois ai-je imaginé cette scène de rupture ? Il ne faut pas me le demander. Car je l'ignore moi-même. Je vois simplement ces visages pâles, pareils à des gares bombardées, à certaines heures en moi. Et je m'emploie à organiser leur discours d'adieu, selon les règles de la tragédie antique. Peut-être, ai-je trop de goût pour le pathétique de ce type de situations ? Je ne puis répondre à la question.

Laissons-les, dans le repos des chambres, s'enlacer dans un dernier geste de tendresse. Leur combat s'achève. Dehors, il est possible qu'on entende frapper sur la vitre des fenêtres les petits cailloux de la pluie. Allons, séparez-vous, la nuit s'avance, semble-t-elle dire. Mais déjà, les mains retombent, fleurs coupées. La porte de la chambre grince. Puis, claquement sec, l'escalier, l'obscur couloir au rez-de-chaussée, qui donne sur la rue mouillée.

Là-haut, dans une grande pièce, une chanson meurt à des lèvres :

*« Et il avait au cœur une pierre de sang.
Et il est mort un matin de printemps
Tout simplement
Comme ça
Sans qu'on suche bien pourquoi...
Comme ça... »*

Jean-Marie s'est endormi, pour la première fois, tout seul, dans le grand lit.

ANDRÉ CLAIR.

Der Kreis

LE CERCLE

The CIRCLE

paraît depuis 1932

Revue mensuelle comprenant une partie française, allemande et anglaise

Chaque article n'est publié que dans une seule langue

photographies - dessins

Abonnement pour un an :
50 F (envoi sous pli fermé)

LE CERCLE, case 547, Zurich 22 (Suisse)
Compte de chèques postaux VIII-25 753 Zurich

HOMOSEXUALITÉ

Vient de paraître chez Mame (1), la traduction d'une série d'exposés faits par des prêtres et des savants catholiques de Hollande dans le cadre des travaux de l'Association Catholique Hollandaise de Santé Spirituelle. Ce document nous paraît intéressant par une rigueur intellectuelle à laquelle les publications catholiques sur ce thème ne nous avaient guère accoutumés, et qui a pour heureux résultat de ne point mêler les vérités de foi aux vérités de raison. Ce n'est point « la pensée occidentale et chrétienne » qui nous gêne, comme feignait de le croire ici même le Docteur Eck (2) mais la tentative peu honnête de faire passer pour vérités scientifiques, données de la biologie ou de la psychologie, les présupposés moraux d'une foi particulière que nous sommes prêts évidemment à prendre en considération sous condition qu'ils ne s'avancent point, comme dans son ouvrage, masqués. Ici au contraire le projet et la méthode sont sérieux : la bibliographie citée constitue déjà un indice suffisant, de même que les déclarations de prudence, qui montrent les auteurs peu soucieux, en l'absence de découvertes scientifiques nouvelles, d'amuser le public par des affirmations péremptoires, des théories aventureuses et des solutions imaginaires. Le point de vue de la science et celui de la théologie morale sont par ailleurs clairement distingués.

Le premier exposé, du Docteur Overing, est consacré aux « aspects psychiatriques de l'homosexualité ». Beaucoup des positions de ce neurologue nous paraissent satisfaisantes. Ainsi, il faut lui savoir gré :

1) d'avoir évité la description classique de l'homosexualité en termes de névrose ou de perversion : le Docteur

(1) Mame. Prix : 9,50 F.

(2) Arcadie, n° 156.

Overing voit fort bien que la description psychanalytique de la névrose ne convient pas à l'homosexualité et que la notion de perversion, déviation, etc... s'appuie sur des concepts d'ordre axiologique qui n'ont rien à faire en science;

2) d'affirmer que l'isolement de l'homophile est imposé, non cherché, « comme objet de rencontre ou de contact, l'homosexuel n'existe vraiment pas » (page 25). L'homophile et l'homophilie n'apparaissent pas dans le discours de l'autre, et ce silence de la collectivité manifeste bien le désir de néantisation qui la meut à l'égard de cette minorité;

3) de reconnaître la coexistence originelle de tendances hétérosexuelles et homosexuelles, « suffisamment établie par la biologie générale et anthropologique pour qu'il n'y ait pas à y revenir » (page 28) ce qui est une façon de reconnaître l'enracinement « naturel » de l'homophilie;

4) de refuser, au cours de la recherche étiologique (facteurs héréditaires, biologiques, psychologiques, etc...), de prendre en considération la genèse par « séduction », chère au pharisaïsme moralisateur. La raison de cette fin de non recevoir est celle là même que nous objections au Docteur Eck (3) : on ne peut à la fois affirmer des prédispositions, ou des facteurs névrotiques, remontant donc à l'enfance, et accorder un rôle décisif à une « séduction survenue dans l'adolescence » (page 55). Les autres auteurs de l'ouvrage sont tous d'accord sur ce point (*cf* page 92 et 128) et vont jusqu'à ajouter que les contacts homosexuels qui surviennent aux hétérosexuels dans leur adolescence n'ont pas d'influence néfaste (page 56), le traumatisme de la « séduction » n'ayant de conséquences que chez le jeune homophile, qui peut éprouver une déception et ne sait, faute de modèles sociaux, comment vivre cette relation (page 57). Loin d'être la cause de l'homosexualité, la séduction ne peut au contraire avoir de conséquences graves que pour celui qui en attend quelque chose;

5) de montrer enfin que la solitude et le manque de stabilité imputés à l'homosexuel sont dus autant à sa situation dans la société, (l'absence de but commun, absence de statut juridique) qu'à sa psychologie intrinsèque.

Sans doute tout ceci se ramène-t-il à de simples constatations de bon sens, mais nous savons par expérience combien il est difficile à certains psychiatres catholiques de recon-

(3) *Arcadie*, n° 154.

naître ces faits élémentaires, pour ne pas le signaler et nous en réjouir lorsqu'ils le font. Nous ne pouvons de même que souscrire aux solutions proposées, et notamment à ce préalable : « Si les activités consacrées à l'hygiène spirituelle réussissaient à faire diminuer ou disparaître le tabou qui pèse d'un poids si lourd sur l'homosexualité, une partie importante de la problématique individuelle serait résolue » (page 67). La psychanalyse ne pouvant ramener à l'hétérosexualité qu'un petit nombre de sujets et dans des cas bien particuliers, le Docteur Overing s'appuie sur la lettre même des textes freudiens, pour lui assigner comme tâches l'adaptation du sujet et la suppression du sentiment de culpabilité (page 74).

*
**

Le second exposé, « Aspects sociaux de l'homosexualité » par le Professeur Kempe a le mérite de prendre enfin le problème à l'envers et de tenter une psychanalyse non de l'homosexuel, mais de la conscience collective qui refuse d'envisager son existence. L'auteur cherche l'origine historique ou psychologique de ces tabous, et de ces mythes : celui de la « société secrète » que forment les homosexuels, de la « séduction maléfique » qu'ils exercent, s'explique par une peur irrationnelle, contre laquelle la société réagit par une attitude de mépris et la fabrication de fausses raisons de mépriser : l'effémination de l'homophile, son incapacité à vivre hors de la plus révoltante promiscuité, à former des liaisons stables, etc...

Nous sommes heureux de voir un sociologue dénoncer le caractère mythique de ces thèmes classiques qui ne reposent sur rien de scientifique puisque les statistiques les plus sérieuses (Giese) ne portent que sur 10 % d'homophiles, qui se sont faits connaître d'une façon ou d'une autre (page 94). « Il s'ensuit que toute généralisation à partir des allures... du genre de vie... des liens érotiques... n'est qu'un coup d'épée dans l'eau, inadmissible du point de vue scientifique comme du point de vue moral ». De même nous ne pouvons qu'approuver l'auteur lorsqu'il dénonce la tentative de faire passer ces mythes collectifs pour l'expression de valeurs morales universelles, ou pour des données scientifiques, celles par exemple d'une « biologie » (thèse de Schelsky) qui montrerait l'existence, dans la nature, de « normes sexuelles » visant à « la conversion à autrui » c'est-à-dire à la conception chrétienne de l'amour (page 99).

Les solutions proposées sont celles qui amènent la dissolution du mythe collectif et les conditions d'un dialogue. Le point le plus intéressant nous paraît l'étude des formes d'information les plus aptes à faire pénétrer un peu de raison dans une conscience collective dominée par des réactions irrationnelles (pages 105-107) ; ainsi que la proposition d'une reconnaissance des groupes homophiles.

*
**

L'approche pastorale, du R.P. Vermeulen, révèle également quelques positions intéressantes. Bien entendu l'homophilie est désignée comme péché, au nom de la philosophie thomiste et des Ecritures, mais il ressort des analyses du R.P. Vermeulen :

1) que l'homophile ne s'exclut de l'Eglise que s'il refuse de reconnaître le caractère peccamineux de sa sexualité, et non du fait qu'il la met en pratique;

2) que le confesseur doit sauvegarder, non détruire, les relations homophiles durables, lorsqu'elles existent, au nom du principe du moindre mal. Sans adopter le point de vue de la théologie morale, on peut trouver moins grave de voir l'homophilie définie comme péché que comme névrose, d'abord parce qu'il vaut mieux une bonne théologie qu'une fausse description scientifique, ensuite parce que la transgression est psychologiquement plus facile à supporter par le sujet que le statut d'anomalie. Pour le second point il faut remarquer que le confesseur à l'inverse du psychiatre n'a aucune peine à croire à l'existence de nombreuses liaisons homophiles durables, et il serait intéressant de savoir lequel des deux, du médecin ou du prêtre, a l'expérience et la clientèle la plus limitée. Quoi qu'il en soit, il est important de voir imprimés chez Mame des conseils pastoraux qui n'offrent plus à l'homosexuel la seule voie de la continence, et qui condamnent l'homosexualité dans la thèse pour ne repousser, dans l'hypothèse, que la promiscuité et l'orgueil (le refus de se considérer pécheur).

*
**

Les discussions qui suivent ces exposés analysent les incertitudes de la science et de la théologie morale sur le problème homosexuel. Il résulte de cette confrontation qu'une condamnation globale n'est plus possible. qu'il faut examiner chaque cas (promiscuité, amitié, fidélité) et que

ce que la théologie morale tolère comme moindre mal peut se révéler constituer un bien positif du point de vue du sujet et de son développement (page 178). Cette oscillation est de la plus haute importance, de même que la difficulté, enfin reconnue, de fonder la morale, comme le fait le thomisme, sur une « loi naturelle » plutôt que sur une liberté en quête de sens (page 179).

En conclusion cet ouvrage a l'avantage d'avoir su confronter les données de la science et les exigences de la foi sans confondre ces deux niveaux et sans tenter de compenser la modestie des premières par l'introduction subreptice, au niveau de la description scientifique, de jugements de valeur inspirés par les secondes. Le dialogue est donc possible entre les homophiles et les savants ou pasteurs catholiques dès l'instant où ces derniers acceptent, dans une première démarche, d'envisager le fait homosexuel tel qu'il est, en évitant les impasses d'une description en termes de névrose, de contre-nature, de perversion de l'esprit, etc...; et les apories d'un verbiage pseudo-scientifique qui s'épuise à décrire contradictoirement un même phénomène à la fois comme faute et comme maladie.

Ici le choix est clair : la science ne permet pas de conclure à une maladie et la théologie morale voit dans l'homophilie une faute, involontaire comme le péché originel, et tolérable comme moindre mal ou condition d'un bien supérieur. Il va sans dire que je n'adopterais pas personnellement ces conclusions et que me paraît devoir être mise sérieusement en question l'anthropologie résolument finaliste qui est propre à la pensée chrétienne et qui la rend étrangement aveugle à tout ce qui est contingent et gratuit, le plaisir, l'art, la sexualité — puisqu'en vertu de son optique, une chose n'a droit à l'existence qu'autant qu'elle vise un but moral. Ainsi les manifestations de la sexualité ne seront admises que subordonnées à une fin décrétée suprême : reproduction de l'espèce, communion des esprits, etc...; aussi ne faut-il pas s'étonner de voir l'homophilie tolérée là seulement où elle se dépasse vers des valeurs traditionnellement considérées comme supérieures : entente des esprits, amitié, durée, fidélité. Nous n'avons rien contre ces valeurs très authentiques, mais que l'expérience montre comme données de surcroît, dans certains cas privilégiés, et non comme poursuivies universellement par la libido multiforme de l'homme. Le finalisme opiniâtre de l'anthropologie chrétienne, niant ce qui est au nom de ce qui doit être, conserve, face aux faits,

quelque chose d'extravagant, mais qui n'est qu'un aspect de la sublime folie que constitue, de son propre aveu, le christianisme. Il n'est pas question de demander à l'Eglise de renier ce qui fait son essence, mais les auteurs de l'ouvrage étudié auraient pu, tout en lui restant fidèles, éviter des contre-vérités et des sottises telles que la proclamation de la « stérilité radicale, et pas seulement biologique » (page 181) de l'amitié homosexuelle ou l'appel au « sens commun », à « l'évidence naturelle » qui fonderait l'aversion de tous les hommes à l'égard des homosexuels (page 182) : à supposer qu'une union doive être fertile pour mériter d'exister, on ne voit pas ce qui empêche deux amis homophiles de créer quelque chose ensemble et d'abord leur vie, leurs personnes et leurs esprits ; quant à l'argument du « consensus universalis », outre qu'il est faux dans le cas qui nous occupe, il nous rappelle fâcheusement l'un des plus faibles arguments en faveur de l'existence de Dieu, auxquels dut recourir la théologie du XVIII^e siècle, lorsque se fut effondrée dans les esprits la croyance en la possibilité de preuves rationnelles.

Je crains que l'appel au consentement universel ne serve ici à masquer la même déficience de la raison, c'est-à-dire motiver par le sens commun une condamnation que le bon sens tout seul ne permet plus de formuler.

JACQUES VALLI.

WILLI HEINRICH

LES ENCHAINÉES

« Lesbos est-elle en enfer ? »

Ed. Albin Michel — 272 p. — 16,50 F

GIDE ET PROUST :

DEUX ATTITUDES FACE

A L'HOMOSEXUALITÉ

Le récent livre de M. Bernard Fay, *Les Précieux*, dont notre revue rend compte par ailleurs (1), relate plusieurs rencontres de l'auteur avec des écrivains des années 1920-1930, au nombre desquels André Gide et Marcel Proust.

Non sans une certaine malignité, M. Fay eut à cœur d'interroger l'auteur de *Corydon* sur celui de *Sodome et Gomorrhe*, et réciproquement. Le résultat dépassa ses espérances. Jamais deux génies littéraires ne furent si proches, ni si lointains. Leur opinion vis-à-vis l'un de l'autre peut être définie comme un mélange d'admiration réticente, de méfiance instinctive et de foncière incompréhension.

De ce mutuel manque de sympathie, leurs attitudes divergentes face à l'homosexualité étaient certainement l'une des causes profondes. M. Fay a eu la bonne fortune de recueillir, de la bouche de l'un et de l'autre, leur opinion sur ce point. Il a bien voulu autoriser *Arcadie* à reproduire ces pages (2), d'un intérêt primordial pour l'histoire littéraire et pour l'histoire du sentiment homosexuel en notre siècle.

Qu'il en soit ici très vivement remercié.

La rédaction d'*Arcadie*.

Pour apaiser Gide, je détournai la conversation et m'attachai sur Proust, auquel j'étais en train de consacrer une étude. La vivacité de sa réaction me surprit : « Proust, d'instinct, je puis vous le dire, comme je le lui ai déclaré, n'est pas un homme qui'il y a de plus beau sur terre, ce qui, pour lui même pour moi, devrait rester au-dessus des discussions. Grand nous en avons causé et que je lui ai dit combien ses livres m'apportaient par cet aspect, il se contenta de me répondre : « Certes, je n'ai jamais connu

(1) *Revue* p. 274.

(2) *Revue* p. 274 et 275 du livre *Les Précieux*.

l'amour avec une femme, bien que j'en aie beaucoup aimé une ».

Alors Gide éleva le ton : « Pourquoi donc dégrader l'autre amour ? Pourquoi le rendre si laid ? si piteux ? si ridicule ? Pourquoi des scènes grotesques autour du baron de Charlus ? Pourquoi n'avoir maintenu là aucun des éléments de beauté, de charme, d'élan et de générosité, qui s'y trouvent en effet ? — Parce que j'avais besoin de cela pour créer mes jeunes filles. Qu'auraient été sans cela mes jeunes filles en fleurs ? Il fallait bien marquer un contraste qui soulignât la différence des sexes ».

« Aviez-vous besoin pour cela d'accumuler l'ordure et les images pénibles autour de ceux qui sont en vérités vos héros, et de transformer, par exemple, Charlus en un Sancho Pança ventripotent, qui devient la risée de son entourage ? Encore s'il était le seul de ce genre... Mais Saint-Loup, qui peut plaire au début de votre roman, vous vous arrangez pour dégrader son image. Tous, tous, vous les ravalez ainsi ! » A mes reproches, Proust se contenta de répondre : « Oh ! vous en verrez aussi de très nobles dans les derniers chapitres ».

« Non, me déclara pour conclure mon hôte, Proust n'est pas un artiste, c'est un psychologue frotté de littérature ». Je me gardai de le contredire, malgré les nuances que j'aurais aimé ajouter à ce portrait trop sommaire. Je me contentai de lui demander : « N'avez-vous jamais discerné dans son livre, ou en lui, quelque chose de monstrueux ? — Assurément », fut la seule réponse.

Puis, après cet éclat, Gide se mit à parler de lui-même, des tiraillements que son esprit et sa chair lui imposaient par leurs conflits incessants, de la multiplicité de ses désirs, qui l'entraînaient à hue et à dia, et souvent s'opposaient. « Votre dualité, lui avouai-je, m'a souvent gêné quand j'étais avec vous. Parfois votre esprit paraissait se dérober ; on restait en face d'un personnage étrange au regard absent, qui, lui-même, ne tardait pas à s'éclipser. Parfois, au contraire, votre présence devenait obsédante, l'on se sentait hanté, habité par votre regard ».

« Oh, reprit-il avec chaleur, combien vous m'intéressez ! Oui, j'ai toujours vécu en autrui, par autrui, pour autrui. Je ne suis jamais resté en moi, je ne l'ai jamais pu. J'en suis toujours sorti... » Il se mit alors à s'agiter : « Mes livres, je les ai faits sans même savoir où j'allais. Un désir, voilà tout, et rien de conscient »...

Avec Proust, j'orientai notre propos vers les gens de lettres et les auteurs à succès. Il les avait tous connus, fréquentés, vus, mais la plupart d'entre eux m'ennuyaient. Je tenais surtout à savoir ce qu'il pensait de Gide. Il parut réfléchir un peu, puis me conta comment, après avoir rédigé *Du côté de chez Swann*, il le porta à Gallimard en lui disant : « Voici un ouvrage qui convient merveilleusement pour votre maison. Je vous l'offre, et je ne doute pas que vous en voyiez l'intérêt ». Gallimard prit le volume et le transmit pour avis à Gide. « Gide n'y comprit rien, n'y vit rien, reprit Proust. L'une des manies de Gide, c'est de se croire un écrivain professionnel, et de mépriser tous ceux qui ne lui paraissent pas l'être. Je l'avais quelquefois rencontré dans le monde. J'admirais ses dons, la richesse et la complexité de son esprit, beaucoup de circonstances nous rapprochaient, mais il se détournait de moi et refusa le livre. »

Après une nouvelle hésitation, Proust continua : « Mais, vous ne me croirez pas, Monsieur, Gide eut l'audace, il n'y a pas longtemps, de me venir voir pour me reprocher le ton et le contenu de mes ouvrages. « Vous saluez ce qu'il y a de plus beau, clamait-il, tout ce qui reste de beau sur terre, tout ce qui donne une raison de vivre à des gens comme vous et moi. Que voulez-vous donc ? Vous vous acharnez sur quelques personnages qui devraient être les plus nobles, etc... » — J'avais beau me sentir fatigué mentalement ce soir-là, je lui répondis vertement : « C'est vous, Gide, qui trompez et abêtissez votre public. Vous considérez vos jeunes amis comme des pâtres de la Sicile, et toujours semblables à ceux que Théocrite ou Virgile décrivent. Tityre vous obsède. Mais regardez autour de vous, mon cher Gide ; c'est un songe ridicule, faux, désuet. » Nous nous sommes disputés comme cela pendant longtemps, puis il est parti furieux, me laissant exténué.

« En y réfléchissant, j'en venais à douter que Gide fût vraiment une intelligence aussi ouverte que nous l'avions cru. Comment peut-il se méprendre à ce point ? Comment peut-il ignorer ce que sa propre expérience devrait lui rappeler sans cesse, ce dont les querelles de cochers de fiacre ou de chauffeurs de taxi devraient le rendre conscient ? Ce qui le délecte passe partout pour infâme en dépit de son *Corydon*, un livre bien grotesque, entre nous, et qui, loin de servir sa cause, achève de la rendre odieuse. Comment ne voit-il pas que la grandeur de ce vice provient, non de l'apparence plus ou moins décorative de ceux qui le

pratiquent, mais de la réprobation dont ils sont l'objet ? Là est le tragique, là est la grandeur qui rappelle celle des illustres réprouvés de l'Antiquité, les Œdipe, les Oreste, les Prométhée. C'est dans cette exagération du mépris, de la réprobation, de l'exclusive et de l'opprobre dont ils sont l'objet, qu'ils trouvent à la fois ce qui les unit le plus étroitement, ce qui les exalte avec le plus de violence, et ce qui fait d'eux une tribu sombre, damnée, mais héroïque.

« Qu'il lise Dante, il verra. Mais il se berce d'un rêve puéril, que sa fortune, les flatteries de son entourage et la forteresse de la *Nouvelle Revue Française* lui rendent facile à défendre. Gide reste un bon écrivain, dont le style atteint à une subtilité voluptueuse que nul autre contemporain n'obtient, mais il vit dans le mensonge et finira dans la fadeur. C'est bien pour cela que, malgré son ingéniosité, il ne peut jamais écrire un roman. Ses personnages sont en carton rose, avec des faveurs bleues, et, çà et là, la croix protestante ».

Je tenais de trop près à Gide pour ne pas protester, mais devais reconnaître en moi qu'une bonne part de ces reproches tombaient juste. Je parlai de sa finesse comme critique littéraire. Mais là encore, Proust reprit l'offensive : « La critique de Gide, parlez-m'en ! Le langage plaît, avec son mélange de suavité, de sérieux, d'ironie et de gravité qui le met à mi-chemin entre la Sorbonne et les salons, mais, en-dehors de remarques formelles, judicieuses d'ordinaire, toutes ses critiques se ramènent à la défense de quelques thèmes, de quelques amis, et de ses goûts, sans se soucier de l'ouvrage lui-même ». Nous aurions pu discuter longtemps, et je trouvai plus utile, pour moi, de porter la conversation sur *A la recherche du temps perdu* (...)

Il me tendit une page des épreuves corrigées. Pour chaque ligne, il en avait rajouté la valeur de trois ou quatre autres. Je me rappelais les recommandations de Mlle Kra et je compatissais avec Gallimard; mais je me tus, car Gallimard c'était Gide, et quand on prononçait son nom, Gide, cette nuit, n'évoquait que des explosions d'outrages ou de dérisions. Je me demandais même si Proust n'agissait pas ainsi pour que je le rapporte à Gide et qu'il en résulte un de ces imbroglios, qui lui paraissaient de savoureuses expériences psychologiques. Je me tus et me promis de me taire.

« Comprenez donc, me disait Proust, que l'importance du livre sortira de ce travail. Le vice dont je parle n'est

ni beau ni idyllique, contrairement à l'idée de Gide, mais, plus il est infamant, plus il lie entre eux durement les hommes qui s'y adonnent. Les vertus, m'a-t-on prétendu, unissent ensemble les saintes âmes, je le veux bien, sans l'avoir jamais constaté de près; les intérêts unissent les hommes dans la vie quotidienne. Mais bien plus puissamment qu'un intérêt financier, qu'un complot politique, qu'une doctrine philosophique, les hommes s'unissent dans un goût qu'ils doivent cacher, auquel ils tiennent par toutes leurs fibres, et dont ils rougissent. Vous connaissez l'histoire du « bataillon sacré » de Thèbes; le lien physique qui les unissait, les maintenait unis en face de la mort. Vous savez qu'il en va de même à la Légion étrangère. Ainsi, dans la société où nous vivons, on aperçoit parfois, chez deux hommes dont nous ignorions qu'ils se connaissent, un sourire furtif au passage; rien de plus, mais assez pour que, le cas échéant, ces deux hommes se trouvent ensemble dans la bagarre. Croyez bien qu'il en est ainsi dans tous les milieux, du plus bas au plus haut. » Sur ce, Proust se tut, comme s'il jugeait qu'il en avait dit assez.

Je devais souvent par la suite me rappeler ces paroles et chercher autour de moi des exemples. Je les croyais soupçonner, deviner, mais en somme je n'arrivais jamais à des preuves nettes, si ce n'est après un long déroulement d'années. La doctrine de Proust, ténébreuse et malsaine, comme l'atmosphère de sa chambre, rendait compte en histoire de bien des événements et des intrigues, en particulier aux XVIII^e et XX^e siècles. Mais la vie me montra que les passions religieuses, les meilleures et les pires, possèdent une force plus grande encore que ces passions vicieuses. Savonarole, Jean Huss, Lamennais, pour ne mentionner que des hétérodoxes, exercèrent autour d'eux une influence bien plus profonde que celle d'Oscar Wilde.

BERNARD FAY.

LIVRES ANCIENS

LIVRES NOUVEAUX

GÉRARDO LAIN

de MICHEL del CASTILLO (1).

Lorsqu'on connaît l'œuvre de Michel del Castillo ce livre ne saurait surprendre. Il est pour une part inspiré par les souvenirs d'enfance de l'auteur dans un étrange asile-prison de Barcelone.

Mais ici tout est différent : le cadre d'abord. Ce n'est plus le Catalogne, mais une petite ville d'Andalousie : Baeza proche de Jaen.

L'institution elle-même présente un tout autre caractère; au lieu d'un orphelinat — maison de redressement — c'est un séminaire pour la formation de futurs prêtres. Les élèves sont des jeunes de dix-sept à dix-huit ans.

Tout le roman est la relation de la crise que connaît un jeune séminariste Gérardo après le décès d'un de ses condisciples Marbeau.

Les questions qu'il se pose le mènent assez vite au doute puis à l'indiscipline. De là à se laisser prendre au piège d'une amitié particulière, il n'y a qu'un pas vite franchi.

C'est que Gérardo est d'un métal plus fin que ses camarades, plus intelligent, donc plus vulnérable.

Alvear, le complice, est autrement prudent, assez borné, plus terrestre, plus fauve que Gérardo.

De là le drame.

Après une idylle favorisée par l'isolement de vacances passées l'un près de l'autre dans le monastère déserté par les autres séminaristes, Gérardo sent qu'Alvear lui échappe par lassitude, peur ou tout autre sentiment.

Sans autrement balancer, la solution idéale s'impose à lui, éliminer le partenaire. On est en Andalousie que diable !

Dans une scène plus onirique que vécue semble-t-il, il étrangle Alvear et se constitue prisonnier. On voit que Castillo a fait très grande la part dévolue à la folie adolescente, mais quel adolescent n'est pas fou par quelque côté ?

Si la similitude des sujets ne peut manquer de faire songer à Peyrefitte, le ton est très différent. L'âge aussi d'ailleurs. Il y a bien moins de ferveur et beaucoup plus de brutalité chez les Espagnols que chez les Français.

(1) Christian Bourgois. Prix : 15 F.

L'atmosphère est aussi moins chargée de sensualité, mais tout aussi exaltée, telle que Gérardo la recrée.

Quant aux professeurs, aucun n'a les complaisances (pour ne pas dire plus) du Père de Trennes.

Le Père Adrian, le Supérieur, est une figure assez noble. Le Père Nordel est plus humain, plus ambigu peut-être.

Sur tout cela, le souffle sec et chaud qui brûle l'Andalousie, l'odeur du fromage de chèvre qui imprègne le collège, les routes désertes et sinueuses où se perd Gérardo Lain que les policiers emmènent vers son destin.

SINCLAIR.

LA MAUVAISE PENTE

de GORE VIDAL (1).

Gore Vidal n'est pas un inconnu pour nos lecteurs, récemment encore, Marc Daniel leur a dit ce qu'il pensait du livre que cet auteur a consacré à l'empereur Julien.

Certains Arcadiens chevronnés ont sans doute gardé quelque souvenir de la parution bien plus ancienne d'un roman d'une moindre tenue littéraire : *Un garçon près de la rivière* Mais on sait de reste que le genre « courrier du cœur » ne déplaît pas à bon nombre des nôtres.

Aujourd'hui le volume de nouvelles qui vient d'être publié témoigne d'une grande maîtrise. Ces sept nouvelles, qui ne sont pas toutes d'inspiration homophile, sont belles. Trois d'entre elles seulement évoquent les thèmes qui nous intéressent avec d'ailleurs une rare et exemplaire discrétion.

Le lien qui les unit au moins dans l'esprit de l'auteur paraît être une certaine conception du mal comme le marque le titre anglais : l'aridité du mal.

Quelques-unes évoquent un autre monde telles « Ces dames dans la bibliothèque » ou « Pour un jour de fête » et ne semblent guère pouvoir être rangées sous cette bannière. Il en est autrement des récits homophiles qui sont autant de pointes sèches de l'homosexuel dans la Société.

Les trois stratagèmes montre la valse hésitation d'un gigolo et de son riche et éventuel client à Keywest, somptueuse station balnéaire de Californie

(1) Robert Laffont : *A Thirsty Evil*. Prix : 14,20 F.

Le trophée Zenner est une histoire de collège où le professeur responsable des délinquants est beaucoup plus gêné que ses élèves. Le principal coupable très décontracté, pour employer une expression à la mode, ne manifeste ni embarras, ni repentir.

Le héros est un des meilleurs athlètes du collège et pense que manifestement ses performances sportives lui permettront de triompher des inconvénients que peuvent entraîner ses goûts peu conformistes Bonne illustration de l'état d'esprit jeune vague.

Beaucoup plus à l'ancienne mode est l'auteur des *Pages d'un journal abandonné* qui sont aussi pour un lecteur français les plus savoureuses. Ce sont les réactions d'un intellectuel américain, assez jeune, qui se veut être étranger à l'homosexualité, mis en présence d'un compatriote universellement connu pour ce penchant, Eliott, une grande cocotte droguée bien entendu à la veille du déclin.

Puis on voit peu à peu notre ami l'Américain abandonner sa réserve initiale et ne plus cacher « qu'il en est » sans équivoque possible.

Sur tout le récit plane une dereliction, l'angoisse d'une certaine solitude bien connue des homophiles mais rarement exprimée avec autant de sobriété que de justesse. Mauvaise pente, assurément pas pour tous ceux qui liront ce recueil.

SINCLAIR.

SEXUALITÉ ET REPRESSION

Marx et Engels concevaient la monogamie comme la forme supérieure des rapports sexuels et Lénine pensait que l'amour sexuel individuel n'est satisfait que dans l'union de la vie commune avec un individu déterminé de l'autre sexe. Aussi, malgré les progrès accomplis par la sexologie depuis la mort de Lénine, je n'espérais pas trop du cahier « *Partisans* » consacré à la *Sexualité et Répression* (N° 32-33, octobre-novembre 1966).

Emile Cofpermann nous dit bien que la politique familiale stalinienne commença sa régression en 1934 « avec l'adoption de la loi contre l'homosexualité, apparemment sans lien avec le Code de la Famille, mais qui affirme simplement un cours nouveau de la politique sexuelle extrêmement libérale esquissée dès 1917 ». Mais il ne nous dit rien sur la situation actuelle, en Europe, aux Etats-Unis et aussi à Cuba et dans l'Algérie de Boumédiène.

Jean-Marie Brohm se propose de « ranger le problème sexuel dans la lutte révolutionnaire sur le plan de l'agitation et de la propagande » et « de créer une association de lutte contre la répression sexuelle ». Bravo ! Mais il passe sous silence le problème des « *Minorités Erotiques* » (serait-il le seul à ne pas avoir lu Lars Ullerstam ?) et ne dit

rien de l'extermination des homosexuels par Hitler. Il paraît ignorer que la Suède, sans révolution sociale, a fait passer dans les faits le programme de « partisans ». Si ce sont les jeunes Gardes Rouges de Maô qu'il veut convaincre, on ne saurait trop lui conseiller de le faire de Paris.

Pourtant il serait bien surprenant qu'un cahier publié par Maspero fût sans intérêt, et l'apport de celui-ci est important : nous ne nous désintéressons pas des études sur la contraception, car nous pensons, comme Mme Weill-Hallé, que le combat pour la liberté est un. Nous saluons l'article de Boris Fraenkel : « Pour Wilhem Reich », et nous nous réjouissons de voir enfin sortir de l'ombre quelques textes de ce psychanalyste révolutionnaire calomnié — dont Daniel Guérin a depuis longtemps signalé le mérite.

Avec Herbert Marcuse nous nous élevons contre les freudiens à l'eau de rose, qui, en France comme aux Etats-Unis, n'insistent pas, comme Freud le faisait, sur « la vérité des revendications instinctuelles » et « se soumettent aux traits négatifs de ce même principe de réalité qu'ils critiquent avec tant d'éloquence ». L'individu a souvent raison quand il affirme son droit au plaisir, et ce qui prend la forme de la « réalité » c'est une société sadique et névrosée, mais transformable. J'ai beaucoup apprécié un important article de Thomas Münzer : « Sexualité et Travail », dont je me permets de citer la conclusion :

« Nous avons montré que la soumission de l'homme au travail aliéné amenait l'organisation génitale de la sexualité et avait comme conséquence une déssexualisation du corps le rendant disponible comme instrument de travail. Mais, dans la société communiste, « quand le travail ne sera pas seulement un moyen de vivre, lorsqu'il deviendra lui-même le premier besoin vital » (Marx), l'activité productrice deviendra jeu. Le corps déssexualisé par le travail aliéné et douloureux se ressexualiserait dans une activité jouée. Cette ressexualisation du corps d'un point de vue psychanalytique ne peut être qu'une « régression » de la sexualité à un stade antérieur de son développement. Cette « régression » d'un stade supérieur de développement à un stade inférieur consisterait dans une réactivation de toutes les zones érotiques, donc en une renaissance de la sexualité polymorphe prégénitale et un déclin de la suprématie génitale.

« Dans un tel développement, la sexualité « régresserait » depuis la sexualité au service de la reproduction jusqu'à la sexualité permettant « d'obtenir du plaisir à partir des diverses zones du corps ».

« Cette restauration de la structure primaire de la sexualité implique que la primauté de la fonction génitale soit détruite, de même que la déssexualisation du corps qui accompagnait cette primauté. L'organisme tout entier devient le fondement de la sexualité, tandis que l'objectif de l'instinct n'est plus absorbé dans sa fonction spécialisée » (page 38).

Espérons que cette voix sage sera entendue.

SERGE TALBOT.

Y A-T-IL ENCORE DES HOMMES?

de FRANÇOISE d'EAUBONNE (1).

Françoise d'Eaubonne, femme intelligente et lucide, se pose avec humour, mais très sérieusement, cette question qui — sous une forme plus frivole — rappelle la réflexion désabusée de l'Arcadien déçu par les réactions... peu viriles d'un partenaire à l'allure athlétique : « Ma chère, il n'y a plus d'hommes ! »

De cette disparition d'une espèce que les femmes ne sont pas seules à regretter, Mme d'Eaubonne recherche les causes avec une pétulance qui ne sera sans doute pas du goût de tous ses lecteurs.

Elle distribue équitablement les responsabilités, tant du côté messieurs que du côté dames, en semant tout alentour les feux d'artifice d'un style où le don de la formule percutante s'allie à une brillante érudition.

Notre cher ami le Dr Eck tient Mme d'Eaubonne pour une virago dangereuse et un maître à penser détestable, parce qu'elle ne croit pas que la différenciation psychologique de l'homme et de la femme soit inscrite dans la nature. Ce nouveau livre prouve, à tout le moins, que dans le domaine de l'analyse psycho-sociologique, voire du pamphlet, il est des femmes qui n'ont rien à envier aux hommes !

Au cours de cet essai sur le problème des sexes, Françoise d'Eaubonne s'est trouvée amenée à aborder à plusieurs reprises la question du sexe-frontière — le nôtre — pour lequel elle ne professe aucune hostilité ni antipathie. Elle écrit de belles pages sur le mythe de l'Androgyne, ce rêve, vieux comme l'humanité, d'un sexe unique où l'homme et la femme seraient confondus, et qui a servi si souvent d'alibi à l'homosexualité. Je ne partage pas, pour ma part, toutes les opinions de Mme d'Eaubonne sur la genèse de l'homosexualité, considérée par elle comme une « fuite » devant le sexe opposé. Cette explication, qui contient certes une part de vérité, me semble vraiment faire trop bon marché des éléments physiologiques, auxquels je suis persuadé que la science rendra un jour la part qui leur revient, même si la mode psychanalytique tend aujourd'hui à les négliger. Mais je souscris avec applaudissements à cette affirmation de la page 170 : « L'hétérosexuel, tout comme l'inverti, est un mutilé. L'un le sera bien plus douloureusement que l'autre, mais ce n'est pas ce qui importe. Ce qui importe est ceci : le seul non-mutilé est le bi-sexuel. » Avouons que sous la plume d'une femme, ce n'est pas mal !

Tout au long de ses 218 pages, ce dense petit livre accroche et retient l'intérêt. Sa conclusion, en définitive, n'est pas trop pessimiste : à partir du moment où il prend conscience que la virilité se situe moins sur le plan sexuel que sur le plan moral, l'homme prend

(1) Flammarion, collection « Le Meilleur des Mondes ». Prix : 9,50 F.

conscience de soi, assume ses responsabilités, devient pour la femme un partenaire et non un oppresseur — ou une victime. Rien ne saurait être plus conforme à la conviction d'*Arcadie*.

MARC DANIEL.

LES PRÉCIEUX

de BERNARD FAY.

Les années 1920-1930 ont connu en France une floraison littéraire d'un rare éclat, qui offre cette particularité d'avoir compté, parmi ses étoiles de première grandeur, plusieurs illustres écrivains homosexuels, et connus dès alors pour tels. Proust, Gide et Cocteau, pour ne parler que d'eux, sont des noms dont l'importance est aussi grande pour l'histoire des lettres que pour celle des mœurs. Tout ce qui nous apprend quelque chose sur eux doit attirer l'attention d'*Arcadie*.

M. Bernard Fay, historien, homme du monde et critique littéraire, a connu intimement tout le Paris de cette époque. Il a vécu dans la fréquentation de Gide, de Cocteau, de Raymond Radiguet, un peu moins dans celle de Proust; il a rencontré Claudel, Giraudoux, Valéry Larbaud, Paul Morand, Paul Valéry; une étroite amitié l'a uni à Gertrude Stein — autre citoyenne des « Cités de la Plaine », Gomorrhe sinon Sodome.

Parvenu à l'âge de la mémoire, il réunit aujourd'hui en un livre alerte, ondoyant, parfois impertinent, toujours chaleureux, ses souvenirs sur tous ces écrivains, qu'il réunit sous le titre — un peu ambigu — de « précieux » (1) : épithète qui, à notre sens, s'applique quand même mieux à un Giraudoux et à un Cocteau qu'à un Claudel ou à un Gide, mais qui, à tout prendre, n'est pas injustifié même pour ces derniers, ne serait-ce qu'en raison du raffinement formel de l'un et de la luxuriance baroque de l'autre.

Maintes pages de ce livre sont d'intérêt arcadien (2);

(1) Bernard Fay : *Les Précieux*. Paris (Librairie académique Perin), 1966, 307 p., 16 planches h.t. Prix : 20 F.

(2) Voir ci-dessus, p. 314, des extraits des chapitres sur Gide et sur Proust.

maintes autres, sans faire ouvertement allusion à nos goûts, projettent des lumières sur des écrivains, sur des œuvres qui nous touchent de près ou de loin. Partout, en tout cas, M. Fay fait preuve de compréhension et de délicatesse, et s'efface modestement (presque à l'excès, parfois) derrière ceux qu'il met en scène.

Son propos n'était pas de tracer un tableau général de la vie littéraire de l'entre-deux-guerres — il y manquerait trop de noms : ne serait-ce que Malraux, Montherlant, Mauriac et Colette — moins encore, celui des mœurs. Mais, dans les limites qu'il s'était fixées — celles d'une galerie de portraits, ou d'une série d'« entretiens » avec des hommes qu'il a connus —, il a réussi une œuvre que nous n'hésiterons pas à qualifier d'exemplaire, par son tact, son intelligence, sa culture. Sous sa plume, comme sous le saphir du microsillon, il nous semble entendre s'élever à nouveau les intonations raffinées de Gide, le halètement asthmatique de Proust, le rire un peu blessé de Cocteau, les saintes colères de Gertrude Stein. Nous avons l'illusion de les voir vivre, de les connaître, de les comprendre, même si nous ne sommes pas toujours d'accord avec eux. Sur chacun d'eux, le livre de M. Fay nous apprend quelque chose, nous apporte une raison nouvelle de les aimer. Nul hommage ne pouvait être plus digne des amis dont il entend honorer la mémoire.

MARC DANIEL.

THÉÂTRE

L'ARCHITECTE ET L'EMPEREUR

D'ASSYRIE

de ARRABAL.

Si l'amitié est faite d'affinités, l'amour se nourrit de différences. On aime ce qu'on n'est pas. Heureusement, la différence entre les

amants, le hiatus qui, soudain, se change en abîme quand on aime plus ou qu'on n'est plus aimé s'atténue en même temps que l'on vieillit.

Il est vrai que les garçons d'aujourd'hui me paraissent condamnés à s'aimer eux-mêmes ou à aimer un autre soi-même. C'est un onanisme en forme de duo. Aujourd'hui le couple est neutre. Je pourrais dire à mes arrière-petits-neveux avec la voix chevrotante de la comtesse de Martel qui avait conservé dans son regard la malice de Chiffon, que la sortie des usines Renault, de mon temps, était plus fréquentée que l'entrée du « Fiacre ». D'ailleurs, ajouterais-je, les travestis ne portaient pas de pantalons.

Je pensais à tout ceci en voyant, l'autre soir, au Théâtre Montparnasse, *L'Architecte et l'Empereur d'Assyrie*, la nouvelle pièce d'Arrabal, passionnante non seulement parce qu'elle reconstitue un couple sous l'apparence de deux hommes dans une île déserte, mais tous les couples de la terre. Ici, l'accident matériel qui a fait aborder dans l'île les deux garçons, l'un fruste et l'autre raffiné, est l'équivalence exacte de l'accident homosexuel ou du miracle qui place dans le même lit le membre du Jockey et le tourneur sur métaux.

D'abord, il y a le Maître et l'élève mais le Maître, l'Empereur, dépend tellement de l'homme simple et le simple de l'autre qu'ils abusent alternativement l'un de l'autre, jouant tous les jeux et tous les personnages à la fois jusqu'à ce que l'Empereur décide de se faire dévorer par l'autre comme Dieu par sa créature.

À la fin, chacun des deux étant devenu l'autre, il ne reste plus qu'une espèce de mante religieuse, une Edwige Feuillère telle que la civilisation seule peut en créer une et un squelette sur un lit, celui que tout amour laisse après soi. « Enfin seul ! » s'écrie le survivant. À ce moment, une formidable explosion lance dans l'île un nouveau rescapé qui prend la forme du disparu. Tout recommence car le diable, s'il existe, ce n'est pas l'uniforme de la mort qu'il revêt, mais celui de la vie. Comme à l'opéra, Mephisto, la plume au chapeau et l'épée au côté, est prêt à se livrer encore à l'affreux jeu de la Création.

Le leitmotiv : « Il faut que nous nous organisions... », qui revient sans cesse, est bien celui qui fait rêver tous ceux qui mènent une vie racinienne et qui, non soutenus par un travail réel, attendent que le souffle de la passion les emporte comme l'aile d'un bateau le vent du large. La plupart des êtres, dès qu'ils aiment vraiment, ne sont-ils pas aussi disponibles qu'Hermione ou moi-même ?

Située dans la géographie du drame, entre Ionesco et Jean Genêt, la pièce d'Arrabal, admirablement servie par deux acteurs solides et nuancés à la fois : Raymond Gérôme et Jean-Pierre Jorris, l'œuvre souffre un peu de l'absence de la logique bouffonne de l'un et du lyrisme génial de l'autre, mais elle inspire tant de réflexions, elle aborde de si graves problèmes par le biais de la parodie, qu'Arrabal inscrit son nom à côté d'eux.

ANDRÉ DU DOGNON.

HOTEL RÉSIDENCE **

STUDIOS GRAND CONFORT

Ascenseur — Téléphone dans toutes les chambres

30, rue de Maubeuge, PARIS (IX^e) — Tél. : 878-44-82
(métro : Notre-Dame-de-Lorette, Cadet-Lepelletier)

Même Direction : HOTEL LAKANAL

9 bis, rue Lakanal, PARIS (XV^e) — Tél. : 828-09-13

(FACILITE DE CUISINE)

SYMPATHIQUE ACCUEIL CHEZ

BARLAY

CHEMISIER-TAILLEUR

167, boulevard du Montparnasse, Paris (VI^e)
DAN. 91-66

(ouvert tous les jours de 9 h à 20 h)
(le lundi soir jusqu'à 22 h)

Une remise est consentie aux Arcadiens

LE RELAIS DE L'ETOILE

HOTEL **

Bon accueil dans un cadre sympathique
8, rue du Bouquet-de-Longchamp, PARIS (XVI^e)

Téléphone : 727-08-75

(près de l'Étoile et du Trocadéro)

— on parle anglais, allemand, espagnol —

A 50 mètres de BOBINO

RESTAURANT

« CHEZ MARIA »

Spécialités bretonnes

Arcadiens, faites-vous connaître.
un meilleur accueil vous sera réservé

Réservez vos tables les samedi et dimanche

16, rue du Maine, PARIS (XIV^e)
Tél. DAN. 11-61 — FERMETURE LE MARDI

CANNES

HOTEL P.L.M. **

Entièrement rénové

3, rue Hoche

Tél. : 38-31-19

Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé

LA LICORNE

« Jeannot »

RESTAURANT

24, rue Davy, Paris-17^e
Téléphone : 627-55-91

FERMÉ LE JEUDI

Réservez votre table

PARKING GRATUIT ASSURÉ